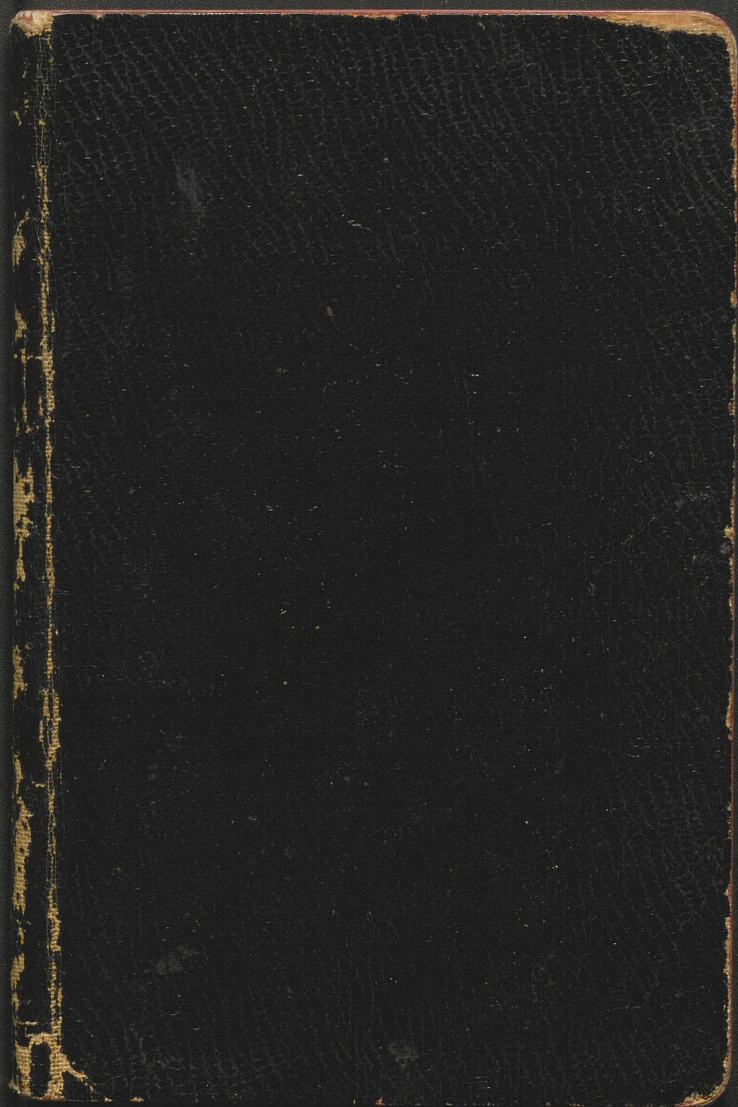




Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

7938-1939

1949

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES BEAUX-ARTS ET DES ANTIQUITÉS

Indications à RAPPELER dans la réponse :

Cabinet du
Directeur Général

BUREAU : des Examens

N° : 3014 I.P./4

OBJET : a/s Baccalauréat

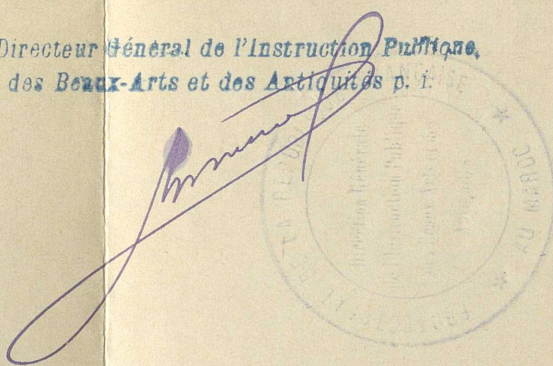
Rabat, le 18 JUIN 1940

Le Directeur Général
de l'Instruction publique, des Beaux-Arts
et des Antiquités,

à Monsieur GERMAIN
Professeur au Lycée Gouraud
RABAT

J'ai l'honneur de vous
prier de bien vouloir vous rendre à
Tanger dans le plus bref délai possible
comme membre du jury du Baccalauréat./.

Le Directeur Général de l'Instruction Publique,
des Beaux-Arts et des Antiquités p. i.



1
sept-(uite) tout proche, brusquement chaud,
comme une créature vivante. Les ruines sous la
brûlure du ciel; le vent est un peu tombé vers le mi-
lieu du jour et le ciel est pur. Les voies, ces marchés,
ce Forum, ce théâtre, tout reprendrait vie à un
simple appel, pourvu qu'il fût prononcé sur le ton
nécessaire. Entre eux et nous il y a si peu d'espace,
si peu de temps, surtout dans cette Afrique qui
tient encore à la terre première. Retour jusque
dans la nuit, entouré de vents, de feux qui
apparaissent et disparaissent, orienté vers un
orage très rouge, qui, tard dans la nuit, jette
des vagues de ~~en~~ tourbillons dans les rues. —

C'est un matin rafraîchi, rendu à sa vertu matina-
le, qui nous voit descendre vers Bougie. Vallées
aux grands arbres, aux eaux claires, aux vents
clairs. Amoucha; le song bat son plein, aussi animé,
moins colore' que ceux d'ici. Puis les hautes montagnes
approchent, en rudes pyramides grises, que des
passages d'ombres nuageuses franchent par instant.
Kerrata, touffe de verdure, clocher sympathique,
posés au resserrément des monts. Et pourtant c'est
là que l'on passe (Chabet el Akra). Plutôt que les
parois, ^{contre lesquelles on rampe, collé à la base.} ~~contre lesquelles on rampe, collé à la base.~~ l'œil suit
les jeux du ruisseau et les taches de soleil. Sur des

rochers plats, au bord de l'eau, des boules brunes s'agitent : une famille de petits singes autour d'un plus grand. - On revient au jour dans des vallées riantes, où les chênes lièges montent vers les cimes, pressés. Bientôt la mer se découvre, très bleue véritablement, et toute la grâce du golfe de Bougie se découvre bientôt. Perfection de toutes ces baies nord-africaines ^{dans} ~~par~~ le dessin de leur courbe. Mais celle-ci a les hautes montagnes rocheuses et les plaines foissantes de verdure, en vasques qui débordent. Ni Tanger, ni Alger n'ont cette ampleur naturelle, cette hauteur de lointains, cette floraison. Des rues étagées on s'envole à chaque instant. - En s'en allant sur Alger, on s'élève de pente en pente, comme dans une lente montée d'oiseau, au dessus de la vallée ~~de~~ de ses torrents de verdure, de ses villages. En face, par immenses chaînons, toute la Kabylie des Babar, verte, grise, fumée, avec ses creux d'ombre et ses caresses de soleil, vivante comme un fleuve d'animal, mouvante à chaque lacet. De col en col on monte vers les nuées ~~noirâtres~~ et les forêts, vers l'ombre. Les crêtes de la Kabylie arrêtent par leur ventre blanchâtre les tronc noirs des orages. Longtemps on monte ou l'on descend, le long des arêtes, parmi les ^{de chênes} ~~pin~~ ou les pâturages. Rarement, quelque village Kabyle, serré comme

une pomme de pin, au sommet d'un piton. Le ciel est déjà brumissant quand on s'arrête un instant à Tizi-Ouzou. Ensuite une lune violâtre, des lueurs aux passages des villes, le jeu des lumières d'Alger en quirlandes sur le ciel.

31 décembre - Au retour de l'Algérie furent les jours horribles de septembre. Je suis de ceux qui pourraient venir voir la guerre avec le plus de sérénité. J'y risque peu. Si cela me heurte de laisser en suspens tel ou tel travail, je sais aussi bien que je n'y penserais plus au bout de huit jours. J'avoue que ce qui me contait le plus, c'était la pensée de retomber parmi l'imbécillité mortemnière, dans un monde où il n'y a pas de solitude. Sans quoi certains de mes instincts auraient été satisfaits par la riposte violente à la violence. Pour l'heure, la partie est remise. A quel prix exactement, nous le saurons plus tard. La vie normale, dans son incertitude devenue habituelle, a repris. Pour moi, elle m'a apporté une joie, dans l'amitié croissante de Raoul - tout juste ce qui m'a manqué dans la jeunesse et qui m'aurait peut-être été une purification. En étais-je digne, il est vrai? Le soir même de son retour, il est venu me voir et depuis, il n'est pas de semaine où il ne vienne apporter dans la

4
maison son rire, l'immensité de ses yeux, sa tendresse spontanée, et l'accord s'établit entre nos êtres, plus parfait qu'il n'a jamais été avec un autre. C'est une musique. Seul plaisir humain du solitaire. Je ne pense pas qu'il y ait là de mal, une entrave à la vie intérieure - pas plus qu'à aimer une belle fleur.

18 juin 1939 - Tanger. Ici, peu occupé entre deux jours de travail, distrait seulement par les harmonies de la baie et les processions franciscano-phalangistes (pauvre François!), je puis me retirer un peu en moi-même. J'y trouve à la fois ~~aussi~~ l'inquiétude et la paix. L'inquiétude vient du dehors, de la folie humaine qui ~~se~~ s'acharne sur tout ce qui pourrait rester d'intéressant et de bon dans le monde; des appels de la chair aussi, qui pousse à la violence contre les violents, à la jouissance en face des beaux corps. La paix vient du dedans; elle en est arrivée ~~ici~~ au moment où elle domine assez pour reprendre toujours le dessus, mais ^{elle} n'est pas encore assez puissante pour interdire au monde l'entrée de mon royaume. Il faudrait, pour qu'elle règne absolument, un état de concentration continue que la vie active ne permet pas. Séparation du

monde? ~~Impossible~~ Le monde ~~aurait~~ a peut-être besoin que ~~ce~~ ceux qui mènent le grand combat intérieur ne l'abandonne pas tout entier? Ou bien est-ce la dernière illusion qu'il faut aussi rejeter, dans la pensée que l'utilité suprême est de vivre, totalement ce que l'on est fait pour bien vivre?

22 juin - Revenu à Rabat, sous ~~la~~ brume de bouillonne, je songe avec curiosité ~~me~~ à l'image que j'ai emportée de Tanger sous mes paupières et qui ne les a pas encore quittées. Cette jeune juive que j'ai vue pendant des heures, attentive, en face de moi, durant les interminables interrogations, puis qui, le lendemain, est venue, si timide sous sa hardiesse, parler de son échec, de ses espoirs, se défendre avec passion contre le jugement qu'elle semblait craindre, cette fille de dix-huit ans m'a laissé une des marques les plus vives de ma vie. Est-ce l'ambre parfait de sa peau et ses yeux si arqués, d'une pureté de forme qui entre comme un trait dans le regard, ou plutôt la palpitation de ce visage où tout est de feu, et les yeux, et les ailes du nez, et l'âme qui le crée d'instant en instant? Et aussi les épaules si nettes, sans l'extrême maigreur des jeunes filles ni l'excès matériel des

femmes épaissies, le dos cambré qui apparaissait sous le corsage transparent et les jambes élancées, polies en plein grain de belle pierre humaine ? Tout et rien de cela. Déjà quelque chose d'inconnu dans cette photographie assez pauvre d'un document scolaire, qui m'avait fait reconnaître, en sortant un peu plus tard, ce visage raciné, ne pour la tragédie. En un autre âge, quand je vivais autrement, Sultana B. aurait nourri de rêve je ne sais combien de mois de mon existence. Aujourd'hui elle sera simplement une image, peut-être jamais retrouvée, qui bientôt ne brûlera plus et ne sera qu'une lumière parmi d'autres, dont beaucoup, par cet attrait mystérieux pour moi-même, sont juivies aussi - du moins la plus inattendue.

29 juin. - Par ondes brèves, l'image de cette jeune fille me revient parfois, comme si j'étais encore à la période de l'adolescence, à la façon d'une flamme courte qui passe dans une prairie. Il me faut me secouer et me moquer de moi-même. Encore suis-je mal parvenu à l'écarter. Le frémissement de ses traits... je la vois Hermione, ou Bérénice, ou Roxane - Hermione surtout.

6 juillet. Béziérs. - Long et rapide voyage, qui ne laisse pas de temps au dépaysement. D'abord

la nuit, toute absorbée dans la lune légère et joyeuse qui remplit et abolit les paysages. Puis c'est la matinée connue à travers l'Oranie, moins écrasée d'ailleurs que d'autres années dans une torpeur de mauvaise ivresse. Pourtant, le soir, la mer fume de toute part; les falaises déjà si mortes dans leur ornie et leur fourrure de vil animal sont endormies et stupides. Le matin suivant, au contraire, j'ai passé des heures de repos dans le jardin qui domine le port: grands arbres, paix, une vapeur d'embrun sur la mer, les bruits ont le temps de mourir avant de monter si haut, mais non, parfois, une légère odeur de houille, un peu sulfureuse, qui est presque un parfum oraculaire, troublant pour l'esprit. - Nous partons sur une mer dont la houle augmente vers la nuit. L'Afrique blanchâtre disparaît assez vite. Dès la fin de la matinée les côtes de Catalogne se révèlent par les cimes, d'abord fantomatiques. Mais, à l'approche, elles s'éclaircissent, se détaillent, offrent bientôt les architectures les plus rares sous des éclairages pleins d'amour. Je reconnais le lieu de Barcelone, dans l'ouverture des monts, où le Tibidabo n'est qu'une pointe insignifiante. Très loin, souverain, sous un gris blême velouté, le Montserrat. La cité des ruines et de la vie échappe au regard.

je révois en moi ses rues, son éclat, ses foules, tout ce
dont je me sens exilé pour le moment, parce qu'il y
a des jûres qui ne respirent tout à fait que dans l'air
de la liberté. Déormais on ne quitte plus les côtes,
dont on longe de près, par deux fois, les avancées.
On peut parfois distinguer les maisons isolées, on
compte les arbres sur les grandes collines ~~où~~ dont
la couleur n'est presque qu'une vibration de
lumière pure, et derrière lesquelles s'étagent
indéfiniment d'autres montagnes. Deux petits
ports se distinguent dans deux baies jumelles
et l'on voit descendre vers l'un d'eux la route
dont le goudron reluit doucement. On se sent
penché sur cette vie sans la voir; à peine
quelques bargues, puis un avion qui passe et
repassé. Des îles, toutes de rocher, se détachent
d'un promontoire; deux doigts accolés, puis des
pignons ~~et~~ et des lignes d'abside. Apparaît
Port Bon, puis la longue chaîne de rochers
très nus qui s'avance en flèche dans la mer
pour séparer les deux terres. Très réservée
dans son bassin naturel apparaît Port-Vendres;
un vent de montagne, ~~à~~ aux dents aigües, se pré-
cipite sur la passe. Maintenant, dans le soir
encore aimable, défilent les plaines de vignobles,
les lagunes, les collines ~~de~~ gracieuses rocheuses,

du même gris clair de vieux monuments que les pierres
de Castille ou d'Aragon, que les monts de la Provence;
avril alternent les faces de cette terre, parfois débon-
dante comme un panier de fruits, parfois nue et
sévère; humanité de la chair, humanité de l'âme.
À l'ouverture de la nuit j'arrive à Béziers.

14 juillet. Malo. Et travers toute la France, je suis
venu rejoindre O. Ce furent d'abord les jours, encore
presque africains pour moi, de Béziers. La mer rageuse
~~et~~ triturait le sable, ce premier soir, et des filaments
de nuages s'égruttaient au seuil de la nuit. Puis Mont-
pellier, ses vieilles ruelles de l'université, les archi-
tectures glorieuses du Peyrou défendues par des
nappes de soleil drues comme des incendies. Puis
la sienna blanche et ~~de~~ la chapelle des Ruzils,
lieu d'harmonie et d'espace: mer et lagunes, cyprès,
vent, solitudes où perchent les corbeaux, et ces stèles
dressées à des hommes morts en mer ou sur des
terres lointaines, évocatrices d'un vide et non point
d'une présence, achèvent, si gauches soient-elles,
d'~~et~~ ouvrir ce lieu sur les espaces ~~et~~ même invi-
sibles. Horreur, au contraire, du "cimetière marin",
quelle que soit l'harmonie de la montagne de Sète,
belle comme un temple; pauvreté des âmes qui
portent jusque là la vanité des formes. Enfin le
niveau dans les bois ~~de~~ amas de chaleur terrienne,

et les petites crêtes où les pins m'ont redit les paroles
de ma jeunesse; des horizons opulents se découvrent,
riches de vignes, de villages, ~~de~~ de bleu profond
devant les montagnes. - Paris; traces sur des traces,
pâles, et même pas assez de recueillement ~~dans~~
dans un Louvre tout au travail. - Rien enfin vers le
Nord; et d'abord les bois sous une brume infime,
mais lumineuse, mais poilletée dans le soleil
d'éclats sacrés qui luient au fond des sentiers.
Villes de briques; villes jeunes à la place des ruines.
Albert, Vimy, Lens, pour moi jusqu'alors des
noms et des images de dévastation; et là dessous
maintenant le soleil, les maisons presque vertes,
semées de fleurs, les arbres nouveaux - nés, et
tout un visage où seuls les monuments des morts
mettent une ride imperceptible. Et cela, qui est
tout naturel, qui est ~~si~~ sain et juste, confond
pourtant l'esprit et le cœur que l'immense dou-
leur des hommes n'a pas cessé d'ébranler. Les
pyramides des débris miniers achèvent, pour le
nouveau venu, de donner un tour étrange à ce
paysage, qui a son ampleur particulière, sa
beauté aussi. - Et maintenant me voici seul avec
celle qui, depuis tant d'années, à travers les lieues
qui nous séparent, m'a donné tant d'attachement,

jusqu'à souffrir plus que moi de mes peines et de mes
difficultés intérieures. Il y a tant de lumière dans ces
yeux presque impalpables! Présence et confrontation
longtemps souhaitées, devenues indispensables, ren-
contre de destinées dont nous ne tenons à peine qu'un
point du fil sans comprendre, sans savoir. Mystère
de l'être pour l'être, de chaque être en face de
l'univers. Deux instants à peine saisissables et, à
la fois, de prix pour chacun. Inquiétude et
poids des êtres. Leur océan murmure et ne se com-
prend pas.

16 juillet. Le soir même du jour où j'écrivais les notes
précédentes, nos destins se sont liés. Toute la soirée,
je sentais l'approche du définitif. Par ondes, mon
âme montait vers Odette, sans autre envie que d'abso-
ber la lumière qui sortait d'elle. Dans le soir fini-
sant, cette poussée devenait un envahissement total,
sûr de lui, sûr de cette harmonie qui s'était établie
si naturellement dans la journée. La seule angoisse
était de pouvoir ~~me~~ exprimer le mouvement que nous
sentions tous les deux. Je craignais toute parole ou
tout geste qui aurait pu rompre cet accord silen-
cieux et sembler un irrespect. Enfin les sources
profondes se sont ouvertes et les âmes se sont fon-
dues. Huit ans de recherche commune, huit ans
pour elle de solitude souvent terrible, trouvent

leur floraison, dans l'équilibre de destins que les épreuves ont formé. Mariés et forts, nous pouvons progresser maintenant l'un par l'autre. La vie est devant nous; nous y entrons appuyés à nous-mêmes.

26 juillet - J'aurais beaucoup à noter sur Bruges et sur Gand où nous sommes allés ensemble: la lumière naîsse sur les toits, les eaux, tout le poème des canaux brugeois, les rues solitaires, la vie arrêtée, à Gand les jardins, le quai aux Herbes, tout le quartier de Saint Savon; et je pourrais dire encore les tableaux: Memling, les van Eyck, ce profond Jérôme Bosch. Mais comment séparer toutes les images de celle qui était dans toutes, de nos ententes muettes, des pensées qui se rencontrent avant même de se dire. Par dessus les années de souffrances et de désirs effrénés je rejoints ces heures d'adolescence, où je ~~me~~ souhaitais la compagne ~~me~~ totale à laquelle, plus tard, je ne croyais plus guère. Des sources endormies dans les profondeurs se réveillent soudain, pures, au simple regard de la magicienne. Elle me rend à un moi-même qui était bon, et que le travail intérieur de ces années dernières dégageait peu à peu. La liberté supérieure n'est pas dans le tourbillon du vent mais dans la marche sûre et droite.

26 juillet - Tempête, heures de pluie, brumes et

fumées, tout a pu s'établir dans notre ciel pour le ¹⁵ rendre semblable à des labours détrempés. Mais rien n'a pesé sur nous. Peu à peu, nous poursuivons notre découverte l'un de l'autre, et de nous-même. Nous nous apprenons le passé; nous nous disons les lieux où à tel moment de notre vie nous avons été tout proches l'un de l'autre sans nous connaître. Nous trouvons sur nos visages les expressions familières, les restes de l'enfance qui ont persisté sous les ans. Nous avons de longues heures de tendresse muette, qui nous mènent à travers les crépuscules infinis, très loin, hors de toutes les pensées limitées, dans un autre pays, une "terre pure" - jusqu'à l'heure, trop prompte, où il faut encore que nous nous séparions, comme le veut l'idée que nous nous faisons chacun de nous-mêmes. Chaque jour je trouve plus d'occasions d'apprécier sa rectitude, sa clarté, et je sens s'établir plus profond, s'il est possible, la confiance sans bornes qu'elle appelle. Et la nuit, je retrouve le sommeil pur des premiers ans. D'un coup je me suis trouvé débarrassé des obsessions qui m'habitaient depuis la plus lointaine adolescence et que des années de lutte intérieure avaient pu réduire mais non supprimer - à quel prix, dans quels combats! Et c'est elle qui a fait tout cela, dans sa veille de bonté prolongée pendant tant d'années et qui m'a

guéri à force de vouloir notre amour.

3 août. À travers l'automne du ciel, nous traversons les jours dans un été perpétuel de tendresse et de force. Je lui ai confessé l'essentiel des moments troubles de ma vie, pour qu'elle sache de quoi elle m'a sauvé et pour qu'il n'y ait que du jour entre nous. Par moments, rien qu'à la regarder, j'ai l'impression que mon âme s'arrête et s'immobilise en elle. Certains soirs, il a été dur de la quitter, un véritable arrachement à l'intérieur de moi-même, qui me laissait vide tout à coup et titubant comme d'une ~~ivresse~~ soudaine. Son courage a été assez grand pour suppléer au mien quand il fondait tout à fait; sa finesse a su trouver l'équilibre. J'apprends chaque jour avec elle les profondeurs d'un cœur de femme et je tâche d'approfondir mon être sans jamais arriver à la vaincre dans cette lutte d'amour.

30 août. Rabat. Un mois s'achève qui, de toutes façons, compte parmi les plus riches, est sans doute le plus riche jusqu'ici de mon existence. Chaque heure de tranquillité et de communion dans le petit appartement de Mabo mériterait à elle seule d'être fouillée. Chaque pièce, chaque meuble reste dans mon œil, attachés à des souvenirs de tendresse et de lucidité. Et nos sorties, parfois dans la pluie, parfois dans le grand vent des jetées ou du phare.

15
Puis le mariage et, tout de suite, le départ, les fatigues, les figures nouvelles, les lieux qui passent et les heures qui se bousculent, les destinées jusqu'alors qu'inconnues qui se rapprochent. Enfin cette fuite sur mer devant la grande inquiétude, la joie d'arriver, la tristesse - la rage plutôt - de repartir le soir même pour l'armée, sans pouvoir installer dans les lieux de ma vie celle qui est aujourd'hui la source de ma vie. Pâge et faiblesse, dont je me reproche l'excès. Puis, par un autre coup de théâtre, le retour à une vie pratiquement civile, et enfin, aujourd'hui, la première journée complète passée ensemble sur cette terre avec l'âme d'autant plus chère que j'avais senti, à m'éloigner, un arrachement mortel. Série de coups à renverser une âme et dont je sors intact grâce à son appui à elle, qui fut la plus vaillante aux heures affreuses.

6 septembre. - Sans presque le sentir, nous sommes passés dans la guerre, par une journée un peu nébuleuse, où des ~~nuages~~ nuages rassaient les premières collines, au sortir des flots, pareils à des ballons trop lestés. Peut-être, depuis quatre ans, avions-nous déjà épuisé nos forces d'indignation et nos abîmes de stupeur? Surtout, ici, bien loin des coups, dans cette chaleur qui

dilaté, à l'écart des vives émotions, avons-nous
peine à imaginer réellement la guerre, à la faire
notre, à comprendre que les morts sont des nôtres.
Tout cela est encore en dehors de notre compréhens-
sion. Rien ici ne nous ressemble à ce que nous avons
vu en 1914. Nous sommes hors du monde. Ou bien
la guerre est-elle, elle-même, hors de ce monde?
Hors de tout monde sensible à des hommes?

7 Octobre - La vie continue en deux parts: l'une bureau-
cratique et d'ailleurs pleine de loisirs bienvenus,
l'autre, péniblement arrachée au temps, de l'existence
personnelle, je veux dire d'existence commune et
une. Et mesure que nous avançons dans le mariage,
Odette et moi, nous entrons chaque jour un peu plus
avant dans nos êtres. Nous avons remonté ensem-
ble dans nos passés; nous en savons tout, même,
pour moi, ce que j'aurais eu ne jamais pouvoir
dire à personne et surtout à une femme (mais
je ne savais pas ce qu'est ma femme). Nous avons
réensemble du rire de l'enfance, pleuré ensemble
aussi dans des émotions qui passaient de l'un à
l'autre sans transition avant même d'être exprimées.
Chaque fois nous trouvons que nous avons fait

un pas. Parfois elle craint d'entraver peut-être ma
vie, mon travail profond. Comment serait-ce, à présent
que nous nous distinguons si peu? Comment au
contraire ne serait-ce pas une source de plus qu'elle
ouvre en moi, en se mêlant à moi? Maintenant
nos meubles et nos livres se sont mêlés. Nous avons
l'habitude, qui reste toujours une surprise, de nous
retrouver dans des décors et des attitudes maintenant
familiers. Nous commençons à vivre. Il était temps.

79 40

1er janvier - Et peine le temps de saluer le
glissement d'un mois à l'autre. La vie militaire
est devenue peu à peu intense, envahissante, cu-
rieuse aussi par l'intérêt de jeu qu'elle comporte.
La vie commune s'est ordonnée, clarifiée. L'har-
monie profonde de nos êtres a trouvé ses résonnan-
ces prolongées qui peuvent être soutenues sans
effort. Sans doute la part de la méditation et
de la création s'est temporairement resserrée,
pour préparer des renaissances nouvelles. Mais
comme il est étrange que tant de nouveauté
soit comme habituelle et que ma vie solitaire
d'il y a un an soit déjà aussi détachée de moi.

De toutes les surprises de ces mois derniers, c'est peut-être celle-là la plus grande. C'est le miracle de nos deux destins.

27 janvier. Fin de permission. Nouveau local, clair, chaud, aéré; non plus la provoire des bureaux ministériels, où elle semble amassée depuis Louis. Fatigué, encore peu d'ardeur. Au reste on ne s'évade pas facilement de la vie du foyer, surtout quand on n'a pas rompu avec elle et que la séparation se renouvelle chaque jour.

Mois d'épreuves physiques. C'est utile.

1^{er} février. "Les hautes de Hurlevent", parmi les pluies et les tempêtes, précisément.

10 f. Bonnes du matin, très enveloppantes, neigeuses.

11 f. Sortie jusqu'à Chellah. Paix, amour très présent.

25 f. Impression des jours de paix: aller chercher le journal du soir par l'itinéraire d'autrefois.

28 f. Nuages; froid ou presque. Od. fatiguée; il me semble que je l'en aime encore plus.

3 Mars. A Casablanca, après 3 mois sans voyage. Campagne verte, peut-être un peu sombre. Chaleur engourdissante. Beau temps même, jusqu'aux

pluies de la nuit.

5-6. Nuit de travail jusqu'à tituber. Heureusement, en sortant, il y a le drap mouillé de la nuit pour envelopper l'âme.

24 Mars. Sombre; temps de Noël.

25 M. Repos. Qualité extraordinaire de la durée. Froid et pluie. Nuit de tempête. Le ciel paraît vibrer sous le tonnerre.

28 M. Égérie de beauté intérieure que la fatigue met sur le visage d'Odette.

31 M. Vers Casablanca. Les orbes blanchissent par endroits.

5 avril. Couillis de brume et lacs de soleil.

7 avril. Calme. Au pied de la Tour, fin de journée douce, humide, soulignée, un instant, d'un peu de couchant rouge.

21 avril. Canon du Mouloud; émerveillant en ce temps.

- Travail. Des inquiétudes viennent du pays voisin; réactions diverses de l'être: appréhension du bruit dans la guerre, d'un fracas déloyal jouant sur les nerfs; du péril des êtres et des choses aimés, des biens intellectuels amassés. Sorte d'avarice, peut-être parce que quelque chose demande au fond de soi si le sacrifice est vraiment nécessaire.

3-13 Mai. Permission. Le 5, nous sommes allés à Salé, par la rivière. Jour de congé comme dans l'en-

France, où toutes les choses, mêmes habituelles, ont un aspect différent de l'ordinaire. Arrêt sur la plage, d'au soleil. Detours dans la ville, près de ma vieille demeure. Cette paix, ce bonheur, jusqu'à ... ?

Mardi 21. Au cours de la nuit de travail, bien fiévreuse, les réalités ont commencé à apparaître. Que de corps directs, de fantômes dissipés et à quel prix ?

Horreur de douter du succès et comme du mouvement de la terre. Souffrances plus vastes que les mers.

31 mai. Sombre anniversaire pour Odette ; nous sommes plus proches dans ces souvenirs.

Moi de feu. Même ici, à travers la sérénité et presque l'apathie de cette nature, il vient comme une chaleur d'incendie.

1er juin. Première brume d'été sur le paysage. Les intérieurs liquides.

3 juin. Ciel terne ; reflets sur l'âme. Dunkerque.

10 juin. Tournant les murs, semble-t-il, les hurlements de la foule devant le palais de Venise emplissent la pièce. Inconscience suprême. -

La Bodhi dans cet univers !

14 juin. O ma ville.

17 juin. Nuit et jour de fièvre. Le silence des agonies tombe sur nous tous.

19-23 juin - Langer. Première expérience de vol. 91
Temps couvert, mais calme. Suprême aisance, presque immatérielle. Domination par l'esprit du monde étendu, en même temps plus détaillé et plus vaste. Chaque vache dans les champs, chaque arbre dans les forêts claires, et aussi les contours des fleuves, les profondeurs des lagunes, la pensée constructive des villes. Au dessus de la mer ; l'œil ne pénètre pas ; les plages s'étirent et les falaises ~~impét~~ s'enforcent. Mais il manque des verbes pour rendre les mouvements de la terre et l'on sent presque le besoin de rebaptiser chaque objet. Arrivée par un vent fou, un peu de pluie, sur le terrain que garde une poignée de soldats Khalfiens. Un gradé espagnol se promène avec un gros revolver sans être battant sur la cuisse, hirsute et grimasant. - Beaucoup de travail dans la ville ; le temps lui-même est rarement reposé. - Retour aérien lui aussi. Toute la nuit il avait plu et tonné. Au matin encore les averse passent avec une violence d'hiver sur les chaumes flamboyants des collines. C'est le vol à tout instant coupé et redressé des jours d'orage. Aussitôt sur la mer, une averse se présente comme un mur où tout disparaît. Un grand trou d'air, quand on l'aborde, rapproche un instant les flots. On la contourne et on la pénètre ; à l'intérieur, ce n'est pas la nuit

22
mais comme un brouillard qui ne colle pas. Ses ailes
éclatent. Éclaircies progressives, mais le vent joue avec
l'avion comme avec les nuages. Ce n'est pas le mouve-
ment continu de la mer, dont le caractère ~~orange~~ presque
régulier fait précisément la fatigue. Ce sont des
coups imprévus, jamais semblables. Pour finir seule-
ment, la sérénité se retire; les dernières minutes
sont majestueuses.

25 juin - Fin!

15 juillet - Je n'ai qu'à tourner en arrière quelques
pages pour retrouver le 14 juillet dernier, et sans
un effort de mémoire, les faits et la tonalité de
ce jour me reviennent. Un an d'amour dans
fumée dans la flamme - lumière de lampe ~~de~~ douce
et régulière, jusqu'au milieu des coups de vent.
Parmi la tempête, nous avons été des privilégiés;
il a fallu attendre ce matin pour que nous enten-
dions quelques coups de feu en l'air. Mais les
secours ont été fortes néanmoins pour notre
jeune bonheur, vite alarmé. Et le ciel s'est resser-
ré autour de nous, sur nos espérances ^{et} nos fois
intimes. Devant nous? - Que de fois notre soutien
a été de rapprocher nos deux faiblesses, de nous
rendre forts l'un par l'autre, sans ignorer le peu
que nous sommes. Il y a un an, c'est à peine si

23
nous nous connaissions. Ce qui attendait le monde, nous
le pressentions seulement. Et pourtant nous avons obéi
ce jour-là à un ordre intérieur ~~des~~ que nous ne
pourrions pas éluder. Et cet ordre ne nous a pas trompés.
23 septembre - Je suis revenu le 1^{er} août à la vie
civile, juste pour pénétrer dans ce mois qui ramenait
pour nous de si proches ~~deux~~ anniversaires - et de si
aimés. Les jours de l'août précédent, dans leur mé-
lange d'impatience, d'inquiétude et de bonheur, sont
~~encore~~ si ~~près~~ près de notre main qu'il nous sem-
ble en sentir encore la chaleur. Presque sur chacun
il y a un souvenir à mettre, où un raisonnement
passe par dessous toutes les tristesses. Nous avons
revu de nouveau ces journées, revu, sans fermer
les yeux, le décor familier. J'ai ressenti de nouveau,
en laissant l'uniforme, pourtant peu porté, ce
sentiment de renaître à moi-même que j'avais
connu dix ans avant. J'ai découvert, dans les
premiers présages de paternité future, un attache-
ment nouveau à la fois à l'humanité et à celle
qui m'en rapproche. Tout pourrait être bonheur,
sans ces flammes qui brûlent autour de nous et
jusqu'en nous. Car la guerre n'est pas seulement
dans le monde, elle est aussi dans les convulsions

d'un cœur incertain. Faut-il à tout jamais lancer hors
de soi l'amour d'une liberté et d'une tradition libre,
comme une futilité de plus qui ne mérite ni le com-
bat ni même la pensée? Est-ce encore une illusion à
retrancher de soi, avec les lambeaux de chair vive qui
y resteront attachés? Ou bien peut-on et doit-on accep-
ter tant de hontes, d'avilissement, de mensonges, le
pays frappé dans ~~ses~~ ^{ses} seules qualités
peut-être qu'il pourrait revendiquer, laisser sans
punition les traîtres et les assassins? La ~~question~~
~~de~~ sang demande la lutte immédiate, la pensée
tend à copier, trop facilement, en son triomphe
nécessaire et à s'en remettre aux siècles. — Note-
rai-je, après le paysage intérieur, celui des dernières
semaines? France, les cédres, comme l'enfance retrou-
vée, l'enfance des bois de pins. Vieux arbres, cor-
beaux, nées comme des villes. Fio, gagnée par
les pistes et les routes, le maquis et la plaine.
Admiration toujours fraîche, ville moins renfro-
gnée. Et les jardins.

7941

25

25 Mai. — Pourquoi ces notes sont-elles restées si longtemps
suspendues? Peut-être par excès de matière en face d'un
temps exigü. J'ai beaucoup travaillé aussi et la créa-
tion absorbe toute force de pensée. Il y a ^{de même} ~~aussi~~ la ten-
sion quotidienne vers les batailles, cet élan impatient
qui voudrait ajouter le poids de sa volonté aux luttres
du dehors. Tant d'années ainsi, déjà, de 1912 à la fin
des guerres russes, de 1935 ~~après~~ jusqu'à aujourd'hui!
Et quand tant d'espaces ont été touchés par le feu
hurlant, tant de destinées ~~et~~ retournées ou créées,
toujours ~~mon~~ la colonne de plumes s'est détournée
de mes espaces et de ma destinée. D'avoir été que con-
templateur en de tels temps! D'avoir jamais rien vu
directement de tant d'épreuves humaines! Et tel ou tel
que j'ai eu, enfants, sur les bancs, devant moi, ont été
jetés en pleine lutte, le lendemain. Tandis que j'en
suis à imaginer d'après les livres et les images. —
Mais, plus proches, tant d'événements dans cette
maison. Voilà un peu plus de trois mois qu'une fille
nous est née, et c'est déjà une présence si active!
Je l'ai vue sans véritable étonnement, sans aucun
sentiment non plus de "propriété". Une telle venue
semble tellement indépendante de toute volonté
humaine, tellement un don, absolument inexplicable,
d'un inconnu et d'un monde inconnu. D'où arrivent-ils

avoir, bouche muette, et pourtant déjà chargés d'esprit?
Leurs étonnements perpétuels sont-ils d'être formés pour
ce monde-ci, où ils sont, plus que tous vivants, incapables
de se nourrir, de se nourrir, de s'abriter? - Odette malade;
le prix de la maternité est souvent lourd. Les soins, loin
de me peser, comme ils l'eussent fait autrefois, me
rapprochent d'elle et de notre fille. Ils créent beaucoup
plus que toute autre chose le sentiment d'une appar-
tenance réciproque.

24 août. Odette ^{de nouveau} malade et partie. Chaque sépara-
tion nous coûte toujours des tortures. Nous avons trop
de tendresse au cœur pour vivre heureux dans le mon-
de qui nous presse. Il nous eût fallu vivre seuls l'un
avec l'autre dans une campagne harmonieuse et un
siècle d'équilibre. Perspectives nouvelles, ouvertes
par ~~les~~ fonctions qui m'attendent d'ici peu, tout
s'efface dans l'appréhension personnelle et la dou-
leur collective. Quel poids posent sur nous certaines
journées!

18 novembre - Azur. Longue période de transforma-
tion; les nues sont toujours difficiles. Pour nous tous
la santé est revenue dans l'air des champs, devant
les montagnes. De ma table, je vois cette cime arquée
où chaque tête de cèdre se détache sur l'horizon,
les beaux jours, avec les moindres détails de ses
barbelures. D'à côté ou d'en haut, tout le cirque
des plaines et des monts plus lointains, parfois

moulés comme des volcans. Quelque chose - en plus grand,
en plus noble - du paysage de l'autre guerre, à St Genis:
les hauteurs plus courtes chargées de pins et de fermes,
sur le cirque de Ste Fay. Mais c'était resserré, peu abrupt,
de rochers rares. Ici tout s'élançait ou s'écartait d'un
mouvement puissant, mais encore ~~un~~ humain. Le village,
en grains de grenade (mais non la couleur) ~~se~~ adhère
au sol, à l'âme du paysage, d'une harmonie spontanée.

Il y a le silence, les cris d'animaux, ou les vents comme
des mers, et déjà les nuées qui traînent sur nous et
suppriment les montagnes. Le jardin, la plaine sont
marqués d'automne; les peupliers surtout portent des
fruits splendides, vifs comme des flammes - marques
bien oubliées d'autres pays, si lointains.

1942

4 janvier - Il semble que la guerre ait atteint le som-
met d'où la pente redescend. La marée paraît se
renverser, du moins dans notre Occident - puis que,
depuis ce soir du 7 décembre où des voix lointaines
courant d'onde en onde annonçaient l'explosion
nouvelle, il faut compter aussi, davantage, avec
l'Extrême-Orient. Est-ce un tel sentiment, né
de l'étude, hélas trop directe, des grands conflits
modernes? Est-ce l'effet d'un climat qui rend plus
fort? Mais il semble qu'on aperçoive une vague
aube à l'horizon. - Plus de sérénité se resquie,

qu'il en soit, sur ces cimes qui commencent à nous être familières, encore caressées de chaudes fondaisons roses ~~comme~~, selon ce qui serait en France un rythme de novembre. Nous y avons souvent marché quelques heures, durant ~~ce~~ un mois de décembre spécialement rayonnant. On y respirait la pureté des grandes tendresses.

13 avril - Aujourd'hui, comme dimanche dernier, une sérénité totale émane du paysage et l'accord des arbres, des fleurs et des monts avec mes rythmes intérieurs commence à s'établir véritablement. Il manquait, ~~encore~~ la neige et le froid, ou les brumes en travers des forêts ne sont pas encore de mon climat intérieur. La harmonie ne monte que dans le soleil, la pureté du ciel, la stabilité des branchages. En ce moment, aux rares heures de liberté, la paix bouddhique se rétablit tout autour, surmontant la douleur du monde présent comme pour un présage. Tout près, la mère et la fille respirent la même nature. Que la même paix fonde ses racines en elles!

8 novembre - 8h15 nouvelle du débarquement en It. du D., de façon encore imprécise. Je monte. Ramonnerai Od. qui est en train de faire déjeuner notre fille. - 29 nouvelles plus précises dans la matinée: Oren, Alger, le Maroc - mais où pour celui-ci? Je donne

comme enseigné au Collège de continuer la vie normale sans troubler les élèves. Vers 10h1/2 Radio-M. un speaker très ému, presque défaillant. Silence de R.M. jusqu'à 11h1/2 immense alors les points de débarquement: Safi, Fedhala, ^{Oren, Alger, Alger.} Ben Tnika, ^{et d'autres.} Beaucoup plus réservée à 3h1/2, passe à 5h1/2. Vers cette heure-là, on entend, paraît-il, de dehors, une canonnade continue: de la cité certainement. Après-midi d'orage et de froid.

9 nov. Matinée claire, ^{à 10h35} ~~claire~~ avions traversent rapidement la plaine du Nord-Est au Sud-Ouest. Par moments on entend de nouveau le canon. Dans l'après-midi, vers 3h1/2 le bruit est très fort: la tige vibre parfois. Puis plus rien. Alger a déjà capitulé et la bataille est certainement dure à Casablanca. Ici, quelle tranquillité! Les occupations normales continuent. A l'averse vers le soir.

10 nov. La bataille continue à Casablanca, de gros coups se font entendre dès le matin. Vers 11 heures au contraire c'est une voix plus légère et plus proche (on dira le lendemain que l'action avait lieu dans le Ghazb, près de Sidi Slimane). Nouvelles: la chute d'Oren, ultime reprise à Casablanca. Justement entre 2h1/2 et 3 heures il y a un tremblement presque continu qu'à Orléans. Après quoi le silence: on apprend le soir que le "Jean Bart" est en feu et que la résistance maritime est virtuellement brisée. Pauvres gens! Et quelles craintes pour la ville, pour les amis. Plus de nouvelles

11 nov. - La nouvelle de l'armistice est arrivée dans la nuit avant minuit. Mais, après de longues heures d'insomnie, je ne l'ai eue qu'en arrivant au Collège, après avoir appris l'occupation du reste de la France. Détente, mais qui laisse hébété. Et chaque bruit violent on croit encore entendre le canon et l'on prête l'oreille. Malgré la joie de la libération attendue, le cœur reste en suspens.

15 nov. - La terre n'est même pas tassée sur les cadavres de dimanche dernier et déjà la bataille s'est transportée à l'autre coin de notre Afrique. Jusqu'au soir la journée a été dilatante, aussi débordante, dans la matinée, que celle de Jéques: une grâce divine jusque dans l'âme. On ne peut se refuser à la joie, et c'est pourtant la même lumière qui fait les yeux des mourants.

1943

1er janvier - Sur la neige qui grandit les montagnes et donne aux forêts une noblesse spirituelle, un soleil total, enivrant, qui enflamme le visage du ciel. On souhaitait, on espère voir dans cette illumination un présage. Certaines réalités permettent ce rêve. Il est bien vrai que la libération de l'Afrique du Nord n'a pas encore atteint la moelle. On l'espérerait plus totale. Sans doute va-t-elle se parfaire, mais du moins de l'air a pénétré dans la cage où l'on

déprimait. Et l'on voit l'horizon vaciller déjà, avant³¹ les grandes pensées. Il est temps pour ceux du vieux monde, qui périssent dans la caducité de leur demeure, ruines parmi les ruines. Ici seulement les années futures pourraient ressembler à ce jour.

28 août - Il y a quarante ans, au petit sixième de la rue Morère, dans cette chambre dont je vois encore tous les détails (il n'y en avait pas tant), j'entraais dans ce qu'il est convenu d'appeler la vie. Quarante ans: longue route, détours, mais non pas labyrinthe. Une marche en avant, non certes à l'allure que rêvait ma jeunesse; mais plus saine peut-être, en tout cas vers des réalités plus profondes. Il est curieux que, des ambitions de mes premiers ans, beaucoup se soient réalisées, avec seulement un degré d'intensité en moins. Explorations de l'Afrique: et je suis au Maroc. Grenade: je l'ai vue. Rome: j'ai écrit. Mais les guerres, les révolutions, dans un temps qui en est aussi traversé, je n'en ai jusqu'ici aperçu que des reflets. Douceur féminine: oui, certes, bien que je m'en sois détourné si longtemps. Dans les grandes décisions de ma vie, je me suis senti mené par la main: et je n'ai pas eu à regretter d'avoir obéi. J'écris plus que jamais au silence et à l'obéissance - quand parle cela seul qui mérite d'être obéi.

Il y a quatre ans, nous arrivions ici, tous deux, dans cette ville de Rabat où nous sommes revenus

quelques semaines. Et à l'heure que voici, dans la
maturité du jour finissant, je repartais vers la guerre.
C'était dur. Sentir tout le poids des malheurs à venir
tomber - il aussi, obscurément, sur la souffrance per-
sonnelle. Cette guerre, j'aurais aimé, pour plus tard,
la écrire dans ces pages. Mais nous avons vécu des
jours où il ne fallait pas écrire ce que l'on portait dans
le cœur - parce que la délation peccait tout autour.
La chronique de nos espoirs et de nos souffrances ne
sera pas ici. Quatre ans...

1944

2 janvier - L'année finie fut pleine et riche, trop
lente pour nos impatiences et pour les grands espoirs
un peu trop vite conçus, mais lumineuse et nourrissante.
Une partie du poids qui pressait l'âme, et le corps s'est
levé. Tout serait sain, sans l'avidité de lumière
définitive qui nous tient. Impatients du grand
jour dont nous ne savons pas ce qu'il nous révélera!
Car la paix est plus difficile à diriger que la guerre.
Sans quoi notre bonheur personnel serait grand.
Notre enfant grandit sans difficultés, en harmonie
avec nous. J'ai certes bien souvent envie de rejeter
un métier qui me reste, malgré tout, un peu extérieur.
J'ai soif de liberté et de concentration. Mais je reviens
malgré tout à la patience: elle a suili bien d'autres
choses dans mes jeunes années. La libération viendra,
j'espère, encore à temps, avant que je sois incapable

de produire. J'aurais fait plus si j'avais été indépendant
des soucis matériels. Aurais-je fait mieux? Je ne puis le
savoir. Je ne puis prétendre régler l'univers.

7 août - Depuis deux mois, depuis ce matin du 6 juin où,
par le hasard d'un examen, levé de bonne heure, je sur-
pris, au Hame Service de la BBC, la première ~~surprise~~ lueur
de la délivrance, il y avait eu tant à marquer - qui ne
l'a point été - pour retrouver plus tard les tourments
de ces jours! - Mais il semble que les débuts d'août m'in-
vitent surtout à recueillir les anniversaires funèbres:
mort de mon père, de d'Antonnac; et maintenant
vient de s'ajouter la nouvelle que Ch. de Gaulle est
tombré lui aussi en Italie. J'avais à répondre à sa
dernière lettre; ~~pour~~ nous ne reprendrons point
cette conversation, ~~mais~~ l'écho de tant d'autres que nous
eûmes à Rabat. Un lien de plus entre ce pays et
moi est coupé maintenant. Il y a dépensé, sans dor-
te en vain, une vie naïve et généreuse. Il ne germe
que des plantes sèches et hérissées parmi nos pier-
res. Quand les fleurs naissent, elles se dépêchent
de sécher.

24 août - Tant de nouvelles se pressent qu'elles
n'arrivent pas à entrer toutes dans l'intérieur de cer-
titude qui fait le centre de la conscience. Tout tient en-
core du rêve, comme, en juin 1940, le mouvement in-
verse, qui bouleversait tout de telle façon qu'à peine
sentaient-on la douleur s'installer. Paris debout, com-

me dans la tradition de nos révolutions, alors qu'elle
a semblé, si longtemps, tellement perdue ^{ou} ~~profondément~~ ^{profondément}.
Ce qu'avait tant rêvé ma jeunesse, l'insurrection sacrée,
elle est là - et je ne l'ai plus vue.

7^{er} novembre - Pour la première fois depuis cinq ans
je me trouve seul, ce soir, à la maison, sans Od. et sans ma
fille, ramené à la vie solitaire sans en retrouver les
caractères, car il y a des mouvements dans la vie inté-
rieure, qui ne se font pas en sens inverse. Tant de vie
autour de moi, chaque jour, ne s'abolit point par une
simple suspension. J'ai été à la fois toujours le même
et des hommes successifs, morts tour à tour ~~avec~~, qui ne
reviendront jamais, que je ne me rappelle point sans
effort et qui me restent en partie étrangers. Je ne
pourrais plus être le reclus des mois qui ont précédé
la guerre.

29 décembre - Mâknes - Très brusquement est venu le
départ resté incertain pendant des mois. Nouvelle in-
stallation, nouveau travail, tout de même un peu plus
satisfaisant que le précédent, si loin qu'il soit de mes
goûts profonds. D'ici le regard domine les oliviers clair-
semés, entre lesquels la charrue vient de passer, et
s'en va rejoindre à l'horizon la ligne du Terhaun,
à peine moins coupante qu'un sillon d'homme préhis-
torique. Ses lumières la transforment d'heure en heure,
et c'est un jeu reposant pour l'esprit. Ou bien, se
tournant vers la ville, à moitié cachée dans les branches,

on domine des toits verts, des tuiles brunes, quelques fumées
légères. Je n'avais pas retrouvé ces vues aériennes depuis
ma maison natale, un tel suspens dans le ciel. Quelle li-
bération pour l'esprit, s'il pouvait de nouveau étendre ses
ailes!

1945

13 Mai - Depuis lundi après-midi, les sirènes, les clo-
ches et les canons, le grand calme soudain retentissant
dans notre lycée vide, tant de jours déjà ont passé! Sou-
rant la pensée de la paix n'est pas encore établie
dans mon esprit. Que l'on puisse ne plus attendre, d'heu-
re en heure, les nouvelles du combat, ~~ne~~ ne plus étudier
chaque jour la carte des batailles, de cette assurance en-
core faible il naît plutôt un dégoût qu'un ordre
nouveau de la vie. Le jour est venu des rétributions
attendues. Tous les hommes et les factions contre les-
quels l'esprit était tendu depuis tant d'années sont
tombrés en quelques jours de la puissance aveugle à
la prisonnière d'un passé exécuté. Mais voir que l'ho-
rizon semble tomber avec eux. Il était simple de se
tendre dans le refus et de s'obstiner dans l'espoir.
Tout est gagné, mais quoi? Il faudrait que l'humanité
justifie cette confiance, qui se reposait sur ses destins
plutôt que sur elle-même. Il faudrait ne plus avoir
dans la pensée les années de 1918 à 1933. Malgré moi
je reviens à ces jours brumeux de novembre 1918.

Un monde semblait fini. J'aspirais avec violence aux révolutions à venir. Je ne m'imaginai certes point que je figurerai vingt-sept ans plus tard dans les cortèges officiels d'une ville marocaine pour une autre fin d'un autre monde, en face de révolutions encore moins certaines et dans lesquelles je ne puis avoir la foi du novice. Nous avons trop connu que nous sommes les victimes d'un grand jeu caché, pièces qui se meuvent, se battent, souffrent et meurent sans connaître, de la main qui les tient autre chose que l'étrainte, qui ne se relâche guère.

Surtout s'il redevenait possible de travailler sans remords à des œuvres venues du dedans, de contempler, de vivre simplement et sans heurt, ce sera une grande joie. Nous tâcherons de la nourrir en nous. Nous ne demanderons pour nous rien de plus. Peut-être cette copieuse de sommeil intérieur n'est-il que la mue ~~extérieure~~ qui nous prépare à ce nouvel état.

10 août. C'est dans le début d'une après-midi si benévole, sans cris d'oiseaux ni pas au dehors, qu'est venue la nouvelle que le Japon, à son tour capitale. Cette terre que je n'ai jamais vue, que je ne verrai peut-être jamais, bien que je souhaite la voir, n'est plus proche, par ~~cette~~ sa poésie, ~~le~~ par le Jem, que l'Allemagne si voisine. Je m'étais fébrile d'entendre voter à la destruction ses maîtres de jaunes gens, parmi lesquels, je l'espère, il y a tout de même encore

des contemplatifs et des sages. Une destinée d'insectes vétéralisés est peut-être celle qui nous attend tous un jour. Mais je ne me sens pas le goût de la précipiter pour autrui. Que le tourbillon des atomes reprenne sa course invisible, à travers nos formes transitoires. Ne les emporte-t-il pas assez vite?

1946

1er janvier. Ces derniers mois, précipités, nous ont ramené à Rabat. J'ai enfin laissé cette vie délétère d'administrateur, dans laquelle on sent diminuer tous les jours la sympathie humaine et l'indépendance d'esprit, tandis que s'installeraient si facilement à leur place le besoin des privilèges matériels et la rouille des routines. Il fallait rompre, et c'est fait. Lentement la vie intérieure se réveille, trop tiède encore et trop dispersée; peut-être redarrendra-t-elle productive, si je n'ai pas trop perdu pendant ces années.

Les premiers jours passés ici, en octobre, me ramenaient de façon mélancolique sur les traces de mon arrivée au Maroc. On mesure ainsi les années. Mais je ne les trouvais pas tant en moi-même, si fatigué que je me sente, que dans la transformation des foules marocaines, si envahies de nos vêtements, du terme de notre misère - jadis si colorées, si bruisantes. Mais je rencontrais les mêmes jorès du ciel, de la lumière, une intimité des éléments que je ne trouve pas autant dans le Maroc intérieur.

36 jours de maladie, et surtout d'emprisonnement, dans l'hôpital de la ville. Je croyais en avoir fini avec ces sensations de caserne et d'encadrement, qui se supportent si l'on est cloué dans un lit, mais qui étouffent quand on peut bouger et penser. De m'être trouvé enfermé là quelques jours avec peu de lecture, en tête à tête avec les t. 2 et 3 de Suzuki ou le Fen, ce me fut pourtant un profit intérieur. Je sens bien - surtout après ce voisinage avec la maladie et la mort - que seule m'absorberait tout à fait une œuvre de méditation où je ne puis me plonger entièrement tant que me tiendront les exigences du métier. Temps maudits que ceux où une âme ne peut pas trouver un abri où vivre avec elle-même.

Enfin nous voici revenus à nous, après avoir tous passé, l'un après l'autre ou ensemble, par la fatigue et la maladie. Une vie plus possible s'ouvre à nous, qui ne soit pas pour moi un reniement du quotidien. Un peu de liberté, sinon la libération.

4 janvier - Réve vers la fin de la nuit: par des couloirs sombres je me précipite dans une maison, pour crier au maître: "ils ont tué Jules César!" Je frappe, j'essais d'ouvrir, mais sans y voir, car c'est la nuit. Le maître crie à l'intérieur (avec un soléisme, que remarque tout de suite la partie de moi-même qui surveille le rêve) "ferre lumen" La porte s'ouvre: intérieur à peine aperçu. Le dominus est-il Marc Antoine? Ou est-ce

moi-même qui le suis? Le contrôle conscient intervient de plus en plus. Mais je parle avec véhémence, très ému. Alors me remémorant à la mémoire les vers de Shakespeare: "The evil that men do often lives after them, the good... so let it be with Caesar." L'effort que j'opère pour arriver jusqu'au bout achève de me réveiller. J'ai des larmes dans les yeux, comme il m'arrive quelquefois en rêve.

Dans la journée, en remuant des livres anglais, j'avais revu le titre "Julius Caesar" sur une édition séparée de la pièce. Mais je ne l'avais pas ouvert, ni n'avais pensé davantage au héros. Pourquoi donc ce trouble, presque ce bouleversement qui m'a suivi jusque dans le réveil? D'autant que je ne me suis jamais attaché spécialement à César.

Eveillée ~~je~~, mais flottant entre deux sommeils, j'ai suivi à peu près les idées suivantes. Le vrai problème de César ne serait pas d'expliquer les raisons de son apparition et de son succès, mais de nous faire entrer dans l'intérieur de son esprit. Et quoi César pouvait-il penser, et sur quel mode, au cours d'une journée de sa dictature? Nous n'en avons pas la moindre idée et rien, dans les textes, qui puisse nous la donner.

73 janvier - Pascal ou Heidegger (car de lire celui-ci on revient à celui-là) pareillement en arrêt devant la mort. La vie n'ordonne plus ses possibilités qu'en vue de leur ~~maîtrise~~ dernière, révélation pour l'homme de son authenticité. Mais jamais un homme d'extrême-droite ne sentira

le drame à leur façon, car pour lui personne ne meurt puis-
que personne ne vit. Indice que les uns ou les autres, ou
tous ensemble, se trompent. Et Spinoza non plus n'a pas
compris la philosophie comme une méditation de la mort.
Il est ^{toutefois} aussi vrai des uns que des autres qu'ils seront seuls
dans leur "mourir". Et ils le savent. Sur les nôtres pe-
sant-être la vieille tradition égyptienne du Jugement, ren-
forcée par la considération de l'éternité et l'idée qu'elle
prend possession définitive d'une âme elle aussi défini-
tive. De l'autre côté, ~~sur~~ nos actes présents ont déjà dessi-
né notre condition future; nous arrivons ~~donc~~ dans l'au-
delà avec ~~une~~ ^{la} vitesse que nous nous sommes données et
où jamais il y a sortie des transmigrations, délivrance, c'est
encore par notre propre effort. Et puis, dira ~~on~~ le bouddhisme,
sur quel nous portera le passage? Qui donc a
vu un soi immuable, une substance esprit? - Et sur
des impressions aussi particulières à leur coin de con-
tinent, à leur pensée d'histoire, des hommes aussi
~~meurs~~ fantômes que nous parient leur vie et bâtis-
sent leur gloire. Déraison de leur déraison.

3 février - je suis heureux que le hasard m'ait mis entre les mains, en ce moment, le traité du Serf Arbitre et quelques traités de Calvin. Non seulement parce que Luther m'a fait appréhender la justification par la foi seule ~~et~~, le "serf" arbitre et l'exercice de la liberté de

Dieu en nous comme jamais je n'avais pu le faire. Plus encore, au moment où j'étudie par ailleurs la liberté chez Jaspers, la lecture des Réformateurs m'apporte un merveilleux exemple d'une interprétation absolument anti-thétique ~~du~~^{du} même fait. Car la liberté de notre contemporain, ~~basée~~^{basée} sur l'appréhension d'un état de conscience premier, d'où paraît jaillir ~~la~~^{notre} action, ce serait ~~pour~~^{pour} Luther l'action, en nous, de la liberté divine, ~~la~~^{la} ~~basée~~^{basée} ~~sur~~^{sur} ~~l'appréhension~~^{l'appréhension} ~~de~~^{de} ~~l'acte~~^{de} ~~du~~^{du} travail divin en nous. Soit de constituer le fondement de notre être, la conscience de cet état serait ~~une~~^{une} ~~expérience~~^{expérience} immédiate de Dieu, ~~l'effacement~~^{l'effacement} de notre individualité. Situation où nul ne peut départager les adversaires, puisque nous sommes dans le domaine du non-savoir, ~~que~~^{que} l'un et l'autre d'ailleurs ~~étaient~~^{réservent} à la foi. Seulement leurs fois tirant, de la même expérience, des sens qui paraissent ~~être~~^{être} absolument opposés. Si l'on se reporte à l'expérience, à la décision profonde, d'où jaillit l'acte pleinement personnel, à l'inspiration, elle a souvent, pour nous mêmes, un caractère de mystère. Sur quoi s'ouvre ce mystère? C'est toute la question. Sur un travail, dans l'obscur de notre être, qui a préparé notre choix? Sans aucun doute. Mais ce travail lui-même, de qui est-il? De nous, de nous seul? Qui serait l'affirmer? Par ce côté obscur, nous communiquons. Avec combien de forces? Avec quelles forces? Quelles voix parlent dans cette bouche d'ombre? Quelles ~~tentations~~^{tentations} d'affir-

mère! Quel suspense si l'on n'affirme point! Et moi de pou-
voir pénétrer plus loin encore dans cette nuit, jusqu'au silence
où l'on apprend qu'il n'existe ~~aucun~~ ^{ni moi, ni Dieu, au} sens limité ^{de l'un} ~~de~~ profanateur de l'autre; qu'on ne saurait sépa-
rer ce qui ne souffre point de séparation, ce qui se situe au-delà
de la forme et du sans-forme, de l'être et du non-être, du oui et
du non, qui s'éprouve et ne se dit pas ni ne se montre, et dont,
pour cela même, nous n'avons fini de parler à tant et à tra-
vers - ainsi que je le fais.

24 février - je relis Saint Paul, que je n'avais pas ouvert de-
puis des années. On sent combien tout découle dans sa pensée,
de l'expérience, inconnue en ses détails, qui l'a jeté brusque-
ment de la haine du christianisme à la foi en son Christ à
lui. (Comme il est heureux de faire entendre qu'il a sa révé-
lation directe, qui ne doit rien aux attendus de Jérusalem!)
Comment donc n'aurait-il pas senti dans le salut un chris-
tisme personnel opéré par Dieu, ~~que~~ ^{puisqu'il en avait été}
l'objet alors qu'il ~~était~~ ^{était} ennemi du Fils de Dieu? Com-
ment n'aurait-il pas cru que rien de notre part ne pouvait
mériter un tel don, puisqu'il l'avait reçu sans le mériter.
Et comment cet homme qui devait déjà avoir une ~~véra~~
crainte perpétuelle du péché, n'aurait-il pas été accablé
de l'endurcissement qu'il avait éprouvé, qu'il retrouvait
autour de lui, qui est la condition habituelle de l'humani-
té? Tout pour lui coule de cette source soudain jaillie

dans sa terre jusqu'alors stérile. Jaillissement dont on voudrait
connaître les ~~les~~ cheminement préparatoires, des profondeurs
vers le grand jour. Et il ramènerait aux propos de ~~de~~ pages pré-
cédentes, aux choses des conclusions, des inspirations, sur la nature
duquel on revient toujours méditer quand on cherche à apprécier
~~l'homme~~, dans cet enlèvement, ^{qui est} ~~l'homme~~ l'enlèvement. Tant
notre ~~notre~~ Occident réquie à supposer qu'il n'y ait ni enlève-
ment, ni enlèvement.

26 février - Réveillé ce matin vers cinq heures, je sens, comme
souvent dans ce cas, se presser en abondance des idées que je
ne retrouve plus tard que de façon incomplète. Voici ce qui me
revient à l'esprit. Au sujet de la notion paulinienne du péché,
attachée à l'homme comme un feu ~~de~~ ^{de} rayon, je remarque
combien peu, même en mes années les plus chrétiennes, j'ai pu
ressentir que mon être profond fût compromis définitivement
dans des actes aussi peu accomplis, aussi peu importants, à tout
prendre, ~~même à un regard humain~~ ^{même à un regard humain} ~~pourvu qu'il les~~ ^{pourvu qu'il les}
recueil suffisant. Encore plus inconcevable qu'un Dieu intelli-
gent puisse en tenir une sérieuse rigueur. Non pourtant que
j'aie jamais été indulgent (tant s'en faut) à mon propre égard;
je n'avais ~~même~~ ^{même} que trop tendance à ressasser mes erreurs,
ce qui n'a pas de valeur pour les rectifier. Combien plus claire
la notion du karma; mes actes me modifient et j'en subis
aussi les conséquences. Mais là encore il me semble qu'il s'agit
du moi impermanent, ~~de~~ ^{non} ~~de~~ ^{celui} qui se décore au-dessous. -
Au fond, le plus grand péché humain, dans l'ordre spirituel,

44
pourrait-on dire avec un sourire d'atténuation, c'est le principe de non-contradiction, qui s'oppose à l'exacte compréhension de la vie, à son cheminement entre ~~elles~~ les contradictions et autour d'elles, à son mouvement enveloppant qui ~~elles~~ ne les abolit point, mais les réduit et s'y appuie. Car c'est un principe et d'encre spéculative et de séparation; fascination du "ceci", mais pas celui - Au fond, je ne regrette point d'avoir suivi quelque temps les voies de la disponibilité guidée, car elles servent ~~justement~~ à s'en aller, si elles ne guident nulle part. Le tout, pour ne s'y point perdre, c'est de ne point passer à côté de la mythologie des "Nourritures". "Toute sensation est d'une présence infinie". "Dieu est ce qu'il faut le moins faire attendre." Deux phrases que j'avais retenues d'un exposé enthousiaste et plein de saveurs du B. Teilhard de Chardin (le découvreur du Sinanthropus Pekinensis) entendu, je pense, à la fin de 1924. Six après, malade, en janvier 25, à l'infirmerie de l'Ecole, je lus pour la première fois les "Nourritures", et j'en fus transformé. Seulement, il faut transporter cette disponibilité au dessus du terrestre. Les "divines joies de la chair et des sens" sont bien limitées et l'on en a vite fait le tour. Quelle gêne bientôt si l'on ne s'en évadait pas aussi.

24 avril - Quand on se familiarise avec les religions antiques d'une façon suffisante pour en percevoir toutes les ressources intérieures, on finit par respecter et parfois par admirer tout ce qu'elles contenaient de profond à leurs

origines (Origines pour nous, car rien en Egypte, rien en Mésopotamie, rien en Grèce nous ne saisissons vraiment des origines; nous trouvons déjà des systèmes debout). Les vieux cultes de la terre, des travaux rustiques, de la mort et de la renaissance des végétations et des hommes, de la fécondité créatrice, ~~conduisaient~~ donnaient un arrière-plan mythique au travail quotidien, à l'amour, à la mort. La pensée et surtout la vie profonde n'ont pas tant gagné aux dieux à formes humaines, du jour sur tout où ils ont échappé à l'intimité du sentiment pour devenir matière à généalogies, à aventures trop humaines, à "panthéons" organisés sur le mode royal. Rue de spiritualité dans le grand relief éleusien de Cnide et des Déesses! Et jusque dans le culte des astres et les hymnes atomiens au Soleil que de valeur religieuse authentique! Au fond, le plus grand malheur de la civilisation industrielle, c'est de n'avoir pas su ~~trouver~~ ^{créer} ses symboles, ses fêtes, son lien mythique - tout ce qui aurait fait son harmonie, sa santé, et sa sainteté. Entre ~~une~~ une vie religieuse qui, malgré ce qu'elle imagine, est loin d'avoir une valeur universelle et de tant élever l'homme au dessus de lui-même, et une foule sans esprit commun, sans amour, sans puissance d'adoration, ~~seul~~ pour de très fétides idoles, nous vivons la décadence d'une foi, d'une civilisation - et nos luttes politiques n'ont au fond pas d'autre ~~raison d'être~~ origine. 12 mai - A propos de Béguin. Pourquoi, quand on possède tellement le sens de la descente de l'éternel dans le temporel,

limiter cette incarnation à un point du temps, qui la fait servir de toute une mythologie orientale si lourde à élever? N'y a-t-il pas un sens religieux au moins égal dans l'avatara hindou ou dans une théorie de la succession des prophètes (et des anti-prophètes) plus familière à l'Occident? De toute façon, c'est éternel toujours présent, mais recommençant d'être en être. Et pourquoi pas? En reprenant la ligne de pensée indienne, d'univers en univers, quand, son expiration terminée, il inspire ~~une~~ une création, pour en expirer ensuite une nouvelle; série de "processions", au lieu de nous borner à une seule, à travers les épisodes chute - Rédemption - Jugement? Que d'autres voies s'ouvriraient donc à l'esprit, qui ne seraient pas dépourvues d'implantations charnelles ni, à travers un pluralisme d'apparition et de langage, d'unité et, surtout, de charité? Pourquoi une manifestation d'amour, pourquoi une révélation de vérité? Pour votre seul intérêt du globe et, singulièrement, votre coin de France, encore si méditerranéen ("Mère des épis", s'agit-il de la Vierge ou de Déméter?) Puissance des images, des pouvoirs séculaires, des inspirations de sol. Volonté, sans doute aussi, de se maintenir dans le sens du passé commun, dans la fidélité à la France catholique. Mais ce passé, nous sommes peut-être là pour s'élargir progressivement son coturaire; cette France, nous avons peut-être à lui penser des avenirs plus larges - s'il en est encore temps.

10 juin - Promenade à Salé, où nous n'étions pas revenus depuis 42 août 1943. Si rapide qu'elle ne ramène rien en moi tant que je suis là-bas. Tout encore si présent que le moindre changement de détail m'apparaît immédiatement. Seule étrangeté, c'est d'y être avec Od. et avec notre fille. Car c'est une ville où j'ai vécu dans la pensée de la solitude, la présence de la solitude. J'ai cru, à certains moments, que c'était la vocation de ma vie. Deux biens, deux acquisitions me restent de ce temps: ma familiarité avec un peuple auquel je m'étais accoutumé, dont j'aimais partager les joies et les tristesses (mais qui, je l'avoue, m'a lassé, parce que, sur les profondeurs de la vie nous ne pouvions pas dialoguer sans quelque méprise; c'est à Salé que j'ai commencé à chercher l'au-delà de Dieu); mes temps de solitude, qui m'ont comblé, bien qu'ils aient été trop courts, encore trop peu dépourillés. Quand il m'a fallu, pour mon père, réintroduire des meubles, des tableaux, j'ai connu des moments atroces; je m'étais promis des murs blancs, des pièces presque vides, une vie pareille, jusqu'à la mort: j'ai eu l'impression de trahir. Mais après tout, c'était encore un attachement à rompre que celui qui se porte sur un mode de vie extérieur. Le service de l'esprit est plus difficile parmi les devoirs quotidiens de la société; mais de ces difficultés même il tire aliment.

26 août - Demain, j'espère, sur la route de la France, si attendue - et inattendue.

248 Sort - Le soleil pèse bien lourd sur le terrain de Salé.
L'air est chaud et son thorax de métal enserre sans am-
nité. On se sent avalé. Envol rapide, face à la mer, et
montée immédiate. La brée de chaleur est très forte; pres-
que tout de suite le sol est noyé. La forêt n'apparaît plus
que par grandes taches et Sort - Gyantey, sous l'aile gau-
che, n'est qu'un petit tas de chaux au bord duquel l'é-
glise fait figure de Brique dressée. Les méandres du Sebou
dorment. On s'oriente ensuite vers l'intérieur et les points
de repère disparaissent vite. On aborde les collines de
haut. Le sol est plus clair pour un court moment. On sei-
rait le dédale des crêtes et le dessin particulier à chacune d'el-
les du côté qui paraît caché par nature aux regards hu-
mains. Cette sensation d'être un témoin indiscret, la voilà
qui s'accroît quand nous côtoyons un nuage qui semble
accourir à nous. Les masses plus fortes de l'Atlas pa-
raissent à droite, brumeuses. Mais il est impossible, dans
cet avion d'où l'on voit si difficilement, de retrouver sur
le sol les villes que nous devons survoler. On se
rend compte seulement qu'elles sont derrière nous quand
on débouche sur les plaines du Maroc Oriental. La brée
est intense et ne laisse guère transparaître qu'une teinte
fauve uniforme, ou rien ne décelé une présence humaine,
pas même ces pistes claires, au cours hésitant, qui se dis-
cernaient encore dans les montagnes. Et tout à coup, devant,
c'est la mer, beaucoup plus nette que l'Océan, la vieille Mé-
diterranée qui a vu Icare et Dédale échappés du Labryrin-

the. Et nous aussi nous levons le Minotaure. Une ville est-
elle là? ^{Une lacune.} Suis-je sûr de suivre la côte, rocheuse d'ordi-
naire, parfois avec des falaises que l'on distingue en raccourci
sans pouvoir en évaluer la hauteur. Temps très calme, point
de vagues, à peine un peu d'écume sur les bords. De la mer, com-
me une bouffée de pipe, monte brusquement et très vite un
tout petit nuage très blanc. Un autre, un autre encore, très
proches de la terre, où le vent les emporte, rap et les range
auprès des précédents, en troupeau clairsemé. Mais une
d'Aphrodite. Quel autre sens du divin aurait inventé l'humani-
té si elle avait volé au temps des grands mythes? - Solitudes
elles, de roc, l'une d'elles porte encore des fortifications en
ardoise, à la Vauban, aux pointes tournées vers la terre. Puis
l'avion revient au dessus du continent et commence à des-
cendre. Campagne cultivée: rigues, routes rectilignes, mai-
sons aux toits de tuiles, tous les soins de la civilisation la
plus précieuse, au sortir de l'Afrique indomptée et des espa-
ces d'entre ciel et mer où se promènent les dieux. Une
immense tache presque blanche paraît un nuage dégon-
flé, étendu sur le sol. C'est le grand lac séché qui avoi-
sine Oron. Tout ce paysage, épais de chaleur, présente
aux ailes un air creux, dans lequel elles descendent
lourdement, dans des remous un peu durs. Mais tandis
qu'on se maintient à peine au pied de ses montagnes,
voici le sol (14h30) - Deux heures de vol nous amènent
ensuite à Alger. La chaleur voile encore le sol au départ.
On devine Mostaganem au bord d'une mer bruneuse.
Survole des hauteurs de Miliana, avec leurs forêts. Mais

50
dont le haut seul apparaît; de petits rayons volètent tout au tour en criant. Au fond, Arignon, appuyée au palais des Supes, puis la vallée assez sombre sous un ciel ingrat. Des bruits de village et, plus loin, des moteurs déchainés. - Tout exotisme a déjà disparu de ce paysage, où il serait facile de reprendre racine. Les pins au soleil, tout à l'heure, me rappelaient les monts de mon adolescence, avec leur odeur que je n'ai pas retrouvée exactement pareille sous les cèdres de l'Atlas. Mais, d'être passé si vite d'un monde à l'autre, d'avoir retrouvé ici tant de visages connus à peine transformés par les ans, il me semble qu'il serait facile d'oublier l'interval-
le et de vivre ~~en~~ comme si les années dans un autre monde appartenaient à une vie séparée. Au bien est-il indifférence au sol, aux lieux, aux hommes, de quelqu'un pour qui ce qu'il a vu une fois ne compte plus par la suite?

20 septembre. - Impossible, dans des jours si plains, de noter au moment propice ce qu'il eût fallu noter: la Chartreuse et le Fort Saint-André à Villeneuve, les heures d'arc les pins, la remontée de la France (où quelques traces des luttes se discernent encore dans la vallée du Rhône) et Paris. Dans le souvenir, je trouvais plus de douceur et d'intimité à la capitale. D'y enver tous les jours pour des courses pressées ne m'a pas laissé le loisir de retrouver souvent la face familière. J'ai revu ma maison natale et le parc de Mont-sorin, avec Od. et notre fille; j'ai retrouvé jusqu'à certains magasins de mon enfance. J'en ai ressenti plus

51
d'effroi que de plaisir: quelle chance d'être sorti de la. Si ma vie avait dû rester enfermée dans les limites de cette ville! Quelles illusions et quelles étroitesse me tien-
draient captif! J'ai souvent souhaité revivre là, mais je ne saurais rentrer dans mon être passé.

27 septembre. - Départ dans la première clarté du jour. Métro: comme à l'arrivée, les visages de la ville. De la gare des Invalides, accueillante, itinéraire jusqu'au Bourget pour étran-
gers "de luxe", par l'Étoile. Grand air de ces quartiers sous le soleil, mais on ne peut éviter la misère des faubourgs, complétée, aux abords du terrain, par quelques maisons encore endommagées par la guerre. Pistes d'envol très br-
gues, sur lesquelles on attend un moment avant de décoller. (50)

Paysage de banlieue, encombré de petites maisons; de jar-
dins potagers, en débordement. Mais l'air est vif, prend son cap et, à travers les nappes de fumée mêlées à la brume du matin, Paris apparaît à droite. Nous ne sommes pas encore assez haut pour découvrir de ~~loin~~ nettes perspec-
tives; ce sont surtout des amas de toits, décolorés. Mais, au dessus, le sommet de la tour luit sous un coup de soleil qui ne touche pas encore le sol, presque détaché des réalités, comme une couronne d'or suspendue sur la ville, et, pour la première fois, elle rayonne de la beauté. Après des usines fumantes, des canaux et des bassins, c'est très vite la campagne, dénudée, par grands carreaux de labour et de vigne; les villages sont très groupés et peu de maisons

24
leur échappent. Une forêt, aux contours géométriques, et voici
la Forie, reconnaissable à ses bancs de gravier, si étroite
ainsi qu'une. Le paysage change immédiatement; les culti-
res sont plus morcelées, les maisons plus dispersées, les bois
se montrent de tous côtés. Peu de relief encore, on peu apprécia-
ble du ciel. Soudain une rivière forme une copie de gorge,
peu profonde sans doute, et dans les replis de laquelle s'alibi-
tent des arbres et des maisons. A 10 h 26, le radar signale à
droite Montlignon. Peu après, les premières montagnes apprécia-
bles pour nous apparaissent à gauche et en face. Parmi celles
que nous laissons au loin, une culmine bien au dessus des
autres, assez basse dans ce ciel de beau temps: est-ce la
tête de Dôme? Puis, dans une lumière très sèche, qui fait pen-
ser un peu à celle du Sud marocain, des lignes de rietes
herbues se présentent devant nous; nous les survolons
d'assez près. A leur pied, un sillon très net, sur lequel
elles font miracle: le cantal et sans doute la bruyère.
On s'engage ensuite au dessus de régions moins vertes, par-
fois très sèches: les causses qui précèdent et suivent Ro-
dez, que l'on nous signale à droite, assez loin. Arrivés sur
un barrage et son lac, sur les gorges du Tarn. Des nuages
s'amoncellent et le sol se voile de chaleur à mesure que l'on
approche de la mer; quelques secousses en chavirant
les nuées. Quand nous débouchons sur la mer, près d'une
ville qui doit être d'Arbonne plutôt que Bézière, que je de-
vrais reconnaître, nous la trouvons couverte de bulle, qui se
change bientôt en bancs de boue compacte, mais heu-

reusement peu étendus. Ils sont assez gênants pourtant,
surtout au dessous des lagunes. Il faut les contourner au dessous de
la mer, mais on les retrouve au dessus de la terre, quise elle-
même. Enfin, après ce débat pénible au milieu des ombres
et des ~~lignes~~ clartés alternantes, une aventure permet de ga-
gner le terrain de Berquignan. Il paraît assez éloigné de la petite
ville, que j'ai plusieurs fois traversée en allant en Espagne
ou en en venant. Temps plutôt malsain, avec du vent pres-
que froid ou un soleil lourd. Paraguerment débordé, qui don-
ne l'impression pénible des lieux abandonnés (12 h 15).
Départ à 13 h 50; le terrain est petit, dur, pierreux (il n'y a
pas de piste de ciment) et nous décollons tout au bout, en
rasant les premiers échelles d'une vigne. Cap sur la mer; il
n'y a plus de bruyère, mais une forte brée sur le sol. La
côte, déjà sombre par nature, apparaît voilée comme de
boue, retirée en elle-même, presque hostile. On la perd
bientôt de vue, pour s'engager au dessus d'une mer souvent
invisible à force de brée ou de vagues, sur lesquels
nous passons assez souvent, en rencontrant deux ou trois fois
de très courtes vagues. C'est la partie du voyage qui me paraît
le plus ~~assez~~ la plus qu'ailleurs, notre vie est suspendue à
la régularité des moteurs, à quelque vrai fil, de cuivre, à un
joint, à une étincelle. Et le soutien du paysage manque. Pour-
tant nous avons de très belles vues sur Bézière, qui s'éclaircit
à mesure que nous la longeons, avec ses montagnes, ses plain-
es, son port, son escorte de rochers, d'îlots, parmi lesquels

un grand rocher à peine de sucre, que je crois reconnaître pour l'avoir vu du bateau, en 1928. Et gauche, plus vite passée, Fuerteventura. Plus loin, rencontre d'un bateau. Enfin la barre de nuages que je commence à connaître et qui annonce la terre. On ne la découvre qu'au moment de l'atteindre, rochers, solitaires, déboilées. Nous passons une île et voici la plaine fauve, à droite les jettées d'Oran embrouées, enfin la ville, assez blanche sur ces fonds austères (18h10). Terrain déjà connu, où courent quelques gouttes de pluie. On nous annonce, de façon imprécise, que le voyage aérien s'achève là, par nous.

30 octobre. D'Oran nous avons pris la route que j'avais plusieurs fois parcourue. Il est curieux d'observer comme le paysage méditerranéen cesse en arrivant à Oujda. Il y avait des crages sur les montagnes, ils donnaient à l'après-midi une teinte de crépuscule. Les monts voilés s'ordonnaient en ~~groupes~~ masses architecturales presque régulières, qui atteignaient à la grandeur. Du premier coup d'œil se retrouvait cette majesté des grands espaces marocains, cette ampleur, pour ainsi dire ce coup d'aile des horizons que je n'ai vu en Algérie qu'à partir de Ben Saida, sur le chemin du désert. Et, dans la nuit qui s'achève, trompée d'océan, voici Rabat, la maison, la vie renouée - qui aurait pu rester à jamais rompue - et qui paraît paisible, belle, riche d'amour. Déjà dans s'éloigne, pour revenir par images brèves, entre deux coins de terre aperçus de même sous l'angle

de l'avion. Je crois qu'aucune image de paysage aérien ne m'est restée aussi vivante que toutes celles que j'ai recueillies dans mes voyages aériens. Du ciel, je regis la terre avec une intensité qui, facilement, m'épuiserait et dont, pourtant, il me semble que mes yeux ne se lasseraient pas.

13 octobre. En reprenant la lecture d'Unamuno (le sentiment tragique de la vie) je suis frappé de nouveau par la passion, si espagnole dans sa source et dans son expression, avec laquelle il s'acharne à répéter que l'homme a besoin de survivre à la mort. Le christianisme est pour lui essentiellement (et il a raison à partir de Paul, mais sans doute pas de Jésus) la foi dans la survie ^{personnelle} par la résurrection du Christ, survie d'âme et même, finalement, de corps, par la résurrection de la chair. Et certes, en tout cela, il est très méditerranéen, très charnel (mais c'est précisément le caractère du catholicisme) - et aussi d'une belle honnêteté de pensée, car on préfère voiler d'ordinaire tout ce qu'a d'irrationnel cette exigence, au moyen de pauvres misères qu'il exécute sans pitié. Le besoin de survie personnelle, avec mon âme à moi, je ne crois pas qu'il soit réellement commun à toute l'espèce humaine. Il est curieux de voir comme il paraît ignorer tout ce qui n'est pas occidental. Mais je reconnais combien il nous est difficile, à nous qui continuons des millénaires d'acquisitions identiques, de ne pas nous accrocher à ce moi tyrannique. On l'éprouve quand on se sent côtoyer le royaume de la mort et que les liens commencent à

23
s'entendre, qui se rompraient. Je guérir de soi-même.

3 décembre - Combien difficile cette cure. Quand je croisière, et parfois avec découragement sinon avec amertume, que j'ai dépassé le milieu de la vie et que je n'ai presque rien écrit de ce que je voudrais (la dernière de mes ambitions et la plus tenace), que je ne peux rien publier comme je voudrais et que j'essaie en vain de faire entendre une voix dont personne ne se soucie, je ^{reste} ~~murmure~~ assez qu'il pour souffrir intensément au lieu de mépriser cela encore. Et pourtant ~~cela~~ là aussi, il faudrait renoncer à moi-même - et c'est tout de même moins angoissant que de renoncer à soi devant la mort. Mais de ce renoncement médiocre lui-même je ne me sens guère capable.

17 novembre - J'observe encore assez souvent dans mes rêves cette faiblesse d'intervention que j'avais remarquée davantage il y a quelques années. Arrêt des images, à un point où l'imagination à peu près consciente intervient, nouvelle direction, mais que je n'arrive pas toujours à maintenir fermement; en ce cas, renforcement de la conscience jusqu'à ce que je me réveille. Cette critique et cette reconstruction du rêve n'ont commencé, je pense, à se manifester qu'à partir du moment où j'ai essayé de cultiver systématiquement mon développement psychique. Et je suis un peu surpris de les voir revenir en un temps où,

29
dans cet ordre d'activité, je suis malheureusement forcé d'être tout aux velléités et aux regrets.

24 novembre - Pour une religion moderne: la vie sur notre planète considérée comme une aventure toujours ouverte; pas de mur à l'horizon, pas d'espérance définie, et toute l'espérance. Et de tous côtés adhérence au mystère, à la nuit. Respect du mystère; suspens en face de lui - c'est à dire adoration, dans le silence du cœur. Les religions agricoles de l'extrême-antiquité, avec leur participation constante au rythme de la nature (l'homme comme soulevé par sa respiration), ont été à la fois profondément sociales et religieuses. Retrouver pour l'homme moderne un sens ~~analogique~~ comparable, mais à sa mesure.

7 décembre - Quelques journées comme l'hiver seul, ou le fort de l'été plus rarement, en apportent ici, combles de lumière, de rayonnement. Une adoration perpétuelle en débordement comme d'un cœur surabondant. Et seulement regarder le ciel, on se sent très proche de l'ineffable. Quand je me reproche parfois d'être resté trop longtemps dans ce pays, en vain, au détriment de ma santé, de mes œuvres, je devrais me dire ~~comme~~ qu'au moins par des jours semblables, j'ai contemplé.

6 décembre - Remarque hier à quel point, par les temps ~~courants~~, je ne me sens plus porté naturellement à cette adoration immédiate, simple, qui me revient au contraire avec le soleil. Ma nature amarnienne m'aurait fait adorateur d'Aton. Je me sens une disposition reli-

gêner envers le soleil comme envers la vache - non point pris en eux-mêmes, mais comme appel d'émotion.

29 décembre. Demands et tortures à lire la poésie d'autrui. Car je sais ce que je perds chaque jour, que je n'ai pas le temps de mûrir, dont je dois me faire avorter. D'ici liberté, m'impose aux heures très rares que je me réserve pour ce qui me tient à cœur, un recoin silencieux où travailler. Tant de routes ouvertes, que j'aurais pu suivre à l'instant où elles se dénouaient, et que je ne puis reprendre. Périodiquement, je jette les débris qui signalaient quelques uns d'entre elles. Et le peu que je finis par arracher, je ne peux même pas le publier pour m'en débarrasser. Comme je ferais tout cela si je le pouvais devenir assez étranger à moi-même!

1947

2 Mars. Plus de deux mois de silence. Travail et mauvais temps ont eu raison de mon désir de fixer ici, quelquefois, mes pensées et mes agitations. Dès qu'il me faut sortir tous les jours, voir des gens, parler de choses qui ne m'intéressent absolument pas, mes portes intérieures se ferment à moi-même. L'absence de soleil m'est aussi comme un réseau d'interdiction. Les vents me sont pénibles, comme à un arbre. Sauvages fumées d'être, si facilement dispersées!

9 Mars. Le temps s'équilibre et ma vie se remue. Je puis de nouveau m'étonner, admirer - sources de toute pensée.

je reviens, à travers les inquiétudes et les recherches de notre temps, à cet étonnement majeur qui est la vie. Cette mince couche de quelques lieues d'épaisseur dans lesquelles la vie est possible. Subordination dans les hautes couches de l'atmosphère de l'ultra-violet qui la rendrait impossible. Le filtrage ~~des~~ soigneux des rayons cosmiques. Nos communications avec les mondes extérieures réglées, la température équilibrée par le mode de ~~reçu~~ production de l'énergie solaire, comme nous réglerions dans un laboratoire les conditions d'expérience. Et cette multitude des formes vivantes, les lignes multiples dans lesquelles s'engage cette extraordinaire aventure, la disparition des uns, la stabilisation des autres. Par là, tout à coup, en plein milieu, l'éclatement brusque de l'intelligence humaine, qui mise avec cette vie, s'invente des organes que la chair ne formerait pas, cherche à prendre le contrôle de la matière et de la vie elle-même. Dans l'univers, il y a au moins l'intelligence humaine. Bien pâle explication que le hasard et ses faveurs. Mais tellement meilleure celle d'un esprit créateur qui ~~me~~ laisserait ainsi en suspens nos souffrances et nos acquisitions? On pourrait aussi bien penser, en voyant le monde, à un expérimentateur géant qui laisse fructifier notre bouillon de culture. Peut-être l'intéressons-nous. Peut-être nous laisse-t-il de côté jusqu'à ce qu'un phénomène ^{imprévu pour lui} intéressant se produise. - Mais ce ne sont que jeux sur le mystère, qu'il nous manque de savoir respecter. La philosophie, preuve vaine de l'infériorité de notre esprit.

12 avril. Le mystère partout. Au sein de notre propre destinée, à chaque instant. Pour quoi nous accomplissons-nous - si nous savons nous accomplir. Un si court espace; qu'en aurons-nous fait? qu'aurons-nous fait? C'est d'hier seulement que j'ai quitté ma maison natale. Je n'ai qu'à fermer les yeux, ou même qu'à écarter le monde, et je vois la rue, je m'y sens marcher. Il me semble que je vais monter les six étages, ouvrir, et tout retrouver là, chaque meuble dont je sais encore et bien ~~l'air~~ la place et l'aspect. Et je n'aurai qu'à m'approcher de la vitre pour remonter avec mon être de ce temps. Ou du moins j'en serais, et c'est aussi faux que de supposer l'intérieur pareil à ce qu'il était. Je ne serai jamais plus là, même si j'y retourne. Ou est-il, ce "moi" qui y fut? Rien de tout cela n'existe plus que dans ma pensée, n'a jamais existé, avec telle nuance d'émotion, que dans ma pensée. Et pourtant, à certains moments, j'étouffe du besoin d'y retourner.

11 mai. Je ne cessais d'admirer - de m'étonner et de vénérer. Il se peut que l'homme n'ait rien d'autre qu'il puisse faire. Je crois volontiers que tout aboutit là. Prodige du monde. Prodige de ma présence. Prodige de ma destinée, si insaisissable soit-elle. Prodige de toute destinée. Et comment le silence de cette contemplation ne serait-il pas un acte de reconnaissance - qu'il y ait à contempler et qu'il y ait contemplation? Alors qu'il pourrait n'y avoir, on est tenté de dire: qu'il devrait n'y avoir que feu aveugle, rugissement de foudre et silence interminable. Et pourtant nous

sommes là, et nous voyons. Nos yeux, nos sens, notre esprit ne saisissent que des particules de présence; je le sais; juste ce qu'ils peuvent saisir. Mais il y a cet acte de saisir; il y a ce contact. Le torrent des formes, le ruissellement de maya passe près de nous, et, un instant, pour nous. Derrière ce voile qui frôlant je cherche à passer. Et je sens que je, qui suis ici, ne le puis pas; qu'il me faut me retourner, s'immerger au dehors ce qui est en dedans de moi, recréer des sens disparus. Il me faudrait naître à un ~~moi~~ moi différent; passer au delà de moi aussi, pour passer au delà de l'impermanent, du fluide. Étrange aventure. Autre prodige. En l'homme s'agit un être nouveau, qui veut dépouiller l'homme. Je le sens par instant. Je voudrais l'aider à se délivrer, c'est à dire: me délivrer en lui. Prenaitre. Mais non moi-même (que l'on nous a donc proposés de telles immortalités!). Et seulement alors, je serais; je commencerais ~~mon~~ un plus vrai destin.

La pensée de l'âme en sa colère. Son retour à son vrai lieu. Métaphores et charbonnages, mais pour un même sens. Et peut-être dirai-je, en changeant une de ses phrases, mais dans un mouvement pareil: "Tant que je ne serai pas, Dieu ne sera pas non plus."

13 mai. Quand je songe à ma vie passée (qui souvent me paraît si peu mienne) je me demande si ce besoin de remettre autre n'était pas déjà ce qui me poussait, quand j'ai quitté l'Europe, quand j'essayai de m'identifier à ce pays marocain. Peut-être serais-je parvenu plus avant dans cette vie. Si j'avais pu mourir tout entier à l'Europe.

Culture, métier, famille, tout m'y rattachait encore, plus que je ne voulais. Je n'ai pas pu laisser tout cela. Au reste je n'aurais pas trouvé la satisfaction cherchée, car elle ne se trouve pas. Et le monde marocain, à son tour, ne m'aurait pas suffi. Quand j'évoque ma dernière maison de Sale, les bruits familiers du voisinage, je me sens le cœur serré, comme lorsque je pense à la maison natale. Pourtant je sens qu'il fallait les quitter l'une et l'autre. Et contempler encore davantage.

8 juin. L'univers, dans ses milliards d'étoiles, d'intégration d'un atome unique. Ainsi nous serions suspendues à l'un des moindres débris d'un feu d'artifice en train de se disperser. Vision poétique, même si, par ailleurs, elle satisfait aux conditions de la science (~~mais~~ l'une ne jette pas de tâche sur l'autre). Hypothèse si normale, dans le cours de la pensée actuelle, que l'on s'étonne, après coup, de ne pas l'avoir trouvée soi-même! Il n'empêche qu'il faut encore se donner, non seulement l'atome original mais des forces d'attraction et de répulsion (et qu'est-ce que c'est qu'une force?), et encore, pour les faire jouer, des inégalités de concentration, un peu comme il fallait à Socrate son éléphant. Aussi simple, en définitive, que toujours plein de mystère. C'est le déploiement de la matière qu'explique ce coup d'éventail, et non l'origine, ni la raison d'apparaître de cette matière. La place et le rôle de la vie ne s'en montrent guère éclairés.

Nous ne la connaissons que sur notre point terrestre; com-

ment ne ferait-elle pas figure d'accident? Tandis que nous voyons ~~aussi~~ accourir la matière tout le long des courbes célestes. L'activité de l'esprit, à son tour, nous ne la saisissons directement qu'à l'intérieur de notre conscience, vacillante, presque éteinte aux heures de la nuit. Comment cet esprit, encore plus que la vie, ne ferait-il pas figure si étrange que l'on est tenté de le supprimer. Il gêne. Et pourtant il est là. Il y a au moins cet esprit là dans le monde, et il le faut prendre comme il est. Comme il est? Qu'est-il donc? Confusion des confusions. Du plus essentiel à nous, nous ne pouvons rendre compte. Pourtant il faut que tout cela tienne ensemble, l'esprit, la vie, la matière, les dix milliards d'années que l'on attribue au feu d'artifice et l'instant de notre éternelle. Car si tout cela ne tenait ensemble, s'il n'y avait une unité (quelle qu'elle soit), cela ne se maintiendrait ni un milliard d'années, ni une seconde. Et rien ne tiendrait ensemble sans une certaine communauté de nature, un quatenus par où les parties se rejoignent. Vaines spéculations? En un sens. Et pourtant c'est aussi une manière d'arriver à l'essentiel, une chaîne de paroles pour aboutir au silence. Oratio silentii. Contemplatio vacui.

13 juillet. Dernières heures avant le départ. Moment toujours un peu pénible, où l'on suspend, si l'on ne rompt, les travaux, les habitudes de l'esprit et ~~celles~~ du bien, les liens avec le ciel et l'air; où l'on rentre le retour et l'heure présente, s'insère toujours quelque doute. J'en souffre moins aujourd'hui, où je garde les miens avec moi, qu'autre-

6
lors où, seul, je plongeais davantage dans les choses. Il faut
toujours partir pour la sérénité, dans la sérénité. Elle se
puise dans le sentiment de nos harmonies profondes avec
l'harmonie totale. Là est le repos.

5 oct. - je reporte ici les notes que j'ai prises pendant
le voyage. Je n'avais pas emporté ce carnet, par crainte
d'une perte possible, par appréhension d'une mort possible
où tout disparaîtrait avec nous - vanité qui me fait croire
que ces pages intéresseraient encore quelqu'un, dans ce cas!
Ces appréhensions appartenant, elles aussi, à l'ordre des
vanités. J'ai vécu toute ma jeunesse avec l'idée que je mour-
rais jeune, et je suis encore là. Je ne devrais plus me soucier
de ces fausses monitions, ni vraiment je ne tenais plus
aux dons de la vie, ni j'étais rebigné, du fond du cœur, à
tout abandon.

14 juillet. Ciel pur et bruni sur la côte. Ciel gris de
soleil, des bois fontains dans le style de Corot, toutes
les perles dans les nuances du ciel. Cigognes en vrais
trouvailles dans les herbes encore hautes, encore vertes
parfois. - Lumière brusque avec les premières montagnes:
lauriers roses et palmeraies. Puis la fête des oliviers jusqu'à
Meknes. Terres colorées, jusqu'à Fès, profondes, vivantes.
Luminosité du Talaigh, transparent!

Chaleur du milieu du jour, paysage imprégné. Montées
patientes. Quelques têtes rouges, en îles perdues. Monts

des dîts Oueraïn, une face déjà sombre, pans comme des têtes
de cathédrales. Taza. Puis, très vite, des espaces incandescentes,
possessions du vent et du soleil. Plus d'oiseaux. Quelques touffes
des raseuses. Parfois des moutons détalent et soulèvent, de
la poussière, toute la lumière cachée.

Montagnes de Clemcen: vent frais, tombée lourde du
soleil dans un brouillard gris. Les vallées cultivées ~~mais~~
gardent leur aspect d'Andalousie. L'ombre vient peu après
la ville.

15. Le petit jour nous reprend vers Miliana. Montagnes
en dos de dragon hérissé d'épines. De l'incertitude encore
sur la chaîne côtière, où le tombeau de la Chrétienne habite.
Abondance de la Mitidja, toujours aussi plaine, avec la
seule beauté des cyprès.

Alger, vent frais, courses haletantes; mais, au soir,
le repos de la mer, les navires.

16. Il faut se hâter, de bonne heure, vers l'aérodrome.
Un bel avion neuf, puissant, gracieux, aéré, qui inspire
l'aisance. 7 h 16, décollage. Paysage gris. Alger reste peu
distincte, en blanc sale sous une crasse de fumées et de
brume. - 8 h 10: 3200 m, vitesse 300. Mer très fine, presque
veloutée. Rien à voir, ni à éprouver, sauf une respiration
plus légère. Je lis Steinbeck, des chapitres choisis des "Zones
of wrath"; juste ce qu'il faut pour faire s'écouler vite des
minutes qui risqueraient d'être vides. Les enfants s'amusent
dans le couloir, nursery volante. - 8 h 40: Cabrera à gauche

très claire. Vues merchées au dessus de nous, assez bas.
8 h 45 Majorque. Petit port avec une baie courbée; une grande
route blanche [Puerto Colm? à revoir la carte]. Un cap, frange
littorale très verte, déjà remarquée, de moins haut, l'an dernier.
Autre cap montagneux, suivi très vite d'un second. Un cap
plus bas, accompagné d'une jetée? [San Servera?]. Grand
avancé [Cap de Sena] après lequel l'île s'éloigne à gauche,
brumeuse. Minorque reste assez voilée de chaleur - 14 h 20:
au dessus d'une grande escadre de navires blancs, bien
rangés, vol un peu "raboteux" un moment. Puis ciel gris
qui ne laisse plus voir la mer, sans brouillard proprement
dit. Côte de France, d'abord très indécise. Soudain, des îles
éclairées et, derrière, Marseille très enveloppée: l'entrée du
port en raccourci, la masse de St. Dame de la Garde, si
rapetisée. Les collines rocheuses, l'étang au dessus duquel
on vit. Sol à 10 h 29.

Ciel couvert: il vient de pleuvoir. Impressions déjà en-
mes, ~~qu'on~~ sans l'"excitation" ressent: l'an dernier. Heures
stagnantes, sans regainement possible, erroit-on.

Au soir, Villeneuve-Les-Arignon.

21 - Nouvelles heures de soleil, d'air léger, de fleurs dans
le cloître de la vieille Chartreuse, lieu de paix depuis qu'il
n'est plus peuplé que de souvenirs (je ne crois guère à la
paix des cloîtres habités). D'heureuses ruines l'ouvrent sur
le monde, en particulier sur la colline du Fort-Saint
André; elle aussi, à la contempler de la sorte, de tout près

et d'en bas, culminant comme un Olympe, paraît pure de toute
agitation. - Et le bois de pin sur la colline, avancé au dessus
du fleuve, étouffé de résine chaude et de cigales.

28. Temps de chergui sur Paris. Aucun désir d'activité!
- Étonnante perspective du Bd. Arago avec ses maronniers!
Calme insupportable de la nuit avancée, sans aucun des bruits
nostalgiques dont vivent les nuits marocaines.

Exposition d'art asiatique au Musée Guimet, vue un peu trop
vite. Certains éléments sont maintenant familiers, incorporés.
D'autres mériteraient une plus longue contemplation. Champ de
Mars africain par sa température. - Cuileries, exposition
des impressionnistes. Beaucoup de choses qui touchent, parmi
d'autres qui sont mortes. La grande sévérité de Degas est
d'un autre ordre, transcendant. Je ne crois pas que ce soit un
préjugé de jeunesse, ni de toute l'admiration que j'ai enten-
du exprimer pour lui par mon père et ses amis. Vraiment, il
coupe jusqu'au fond, de la blessure droite que fait le génie.
Lui fait la Gauguin, qui est d'une autre famille, et que
j'apprécie aujourd'hui, dans ses limites, malgré ~~ses~~ les atti-
ques que j'ai entendues autrefois? Je ne suis toujours pas con-
verti à Cézanne - autour du bassin et sous les arbres, notre
fille, qui nous a suivi avec assez de patience, reçoit à son
tour ses joies et ses jeux. Je suivais ainsi mon père dans les
musées - j'ai commencé sans doute vers cet âge - mais je
n'avais pas ces dédommements.

6 août - Marcilly. En Normandie depuis avant-hier. Par

un brusque contraste, pluie et froid. Verdures noires, terre noire (ce sombre, ce sérieux de la terre française que l'on oublie en Afrique, où le sol, presque partout, jette un cri pathétique). Je découvre, comme dans une nouvelle enfance, les haies mouillées, les prés, les vaches immenses. Le hameau se groupe près d'une église romane, toute modeste: une simple porte encadrée d'un feston, accent pur sur une courbe pure. Les murs ont toutes les teintes du vieux rose ou de la terre cuite très pâle. Son toit a le même profil que celui des maisons, la même tuile très sombre, piquetée de mousse. Ce serait un oratoire merveilleux, s'elle était ouverte [En fait, l'intérieur très délabré, trop marqué de XVIII^e siècle, désert plutôt].

7 août - Jusqu'à 14^h, hier après-midi, par un ciel de pluie qui noyait les fonds de feuillages et impose une tension d'automne aux lointains. Chênes de haute lignée, dans les prés à l'anglaise; très beaux, mais sans la majesté religieuse des cèdres ou des sapins, à cause de leurs branches tardives qui empêchent la grande poussée, toute pure, vers le ciel. Beaux peupliers aussi, très noirs par ce temps; leur rectitude n'atteint pourtant pas à la prière, faute de pyramider sans doute. Nous redécouvrons ces paysages comme un pays étranger. Je reconnais, dans l'herbe ou dans les haies, les plantes aux quelles je ne m'étais plus arrêté depuis vingt ans, au moins.

Lu dans Herrick: "Halting melodious words to lutes of amber." Sur exemple des suggestions de la rime ("cham-

ber"), étrangères à toute réalité, d'où leur prix.

8 août - Le jour s'est levé très pur, dans une aube presque sans couleur, par un froid vif. Le ciel un peu morne donne toujours, aux yeux habitués au Sud, l'impression d'un demi-soleil.

Longue promenade, l'après-midi, jusqu'à une forêt et au village de Bellou-le-Trichard (quel nom pour un héros de Maupassant!). Grands chênes; une allée de hêtres, toute mousse, dans une lumière classique; à gauche, des prés mêlés de grands arbres qui montent vers quelques cèdres bleutés. Puis, une nef de pins très droits, d'un seul jet, serrés dans les espèces à feuilles fugitives. De hautes fougères à leur pied, sur les bords; dans leur centre, la seule cruche profonde, simple et parfumée, des aiguilles. Au revers de la colline, le village, propre avec ses fleurs aux fenêtres, tour massive du clocher, où surgioient aux quatre coins, en gargarilles, des êtres fantastiques; on l'a percé plus tard de fenêtres qui la déparent. Au retour, la plaine s'entrevoit, entre les haies, toute veloutée de chaleur.

En voyant notre fille découvrir la campagne française, en lui disant le nom des fleurs que je connais, je retourne vers mon enfance, vers les premières promenades dans les bois du Morvan, qui représentaient alors, pour moi, la grande nature sauvage et toute l'aventure.

9 août - Soleil intermittent, vent un peu âpre le matin, chaleur orageuse l'après-midi. Assez belle fin de journée. Quel-

quels touches de couleurs vives, au coucher du soleil, sur les nuages.

- "The mellow touch of music most doth wound

The soul, when it doth rather sigh than sound."
(Sherrick)

10.11. - Matins brumeux, où de rares bruits tombent avec un son creux et étouffé. Dans la soirée du 11, nous marchons jusqu'à une grosse femme ornée d'une vieille tarte rondo, dans la vallée de la même, mince rivière où les plantes disputent l'espace au faible courant. Saules au bord. Vaches couchées en groupes, qui paraissent converser. Ensuite, sur la colline, par un chemin très encaissé, nous montons jusqu'aux abords d'une autre femme, installée dans un petit château du XVI^e siècle. Des arbres, des prés, mais toujours ces haies immenses qui compartimentent le paysage.

12. Plus chaud. Sortie vers le soir jusqu'à un bois voisin : chênes, hêtres, dont quelques-uns très puissants, très droits, parfois à demi mantelés de lierre. Osiers de mousse, étendues de muguet. Et voici la première bruyère en fleur, souple, soyeuse, moins âpre que celle de mon enfance, sur la Roche aux Bruyères de Saint-Genis. En avais-je revu depuis? Sûrement, en tout cas, je n'avais plus porté sur elle mon attention. La lumière déjà jaunissante porte, dans ses fonds, sa présence presque humaine.

Coucher de soleil très pâle, à peine un soupçon de rose dans un jaune estompé, très classique en France à ce

moment de l'année. Lui aussi je le reconnais.

73

13. En automobile jusqu'à Bellême et sa forêt. Bourgade rurale classique, à laquelle ne manquent ni la vieille porte fortifiée, ni les églises anciennes, ni, sur ses bords, quelques chemins plongeant dans la verdure ou l'allée classique avec ses grands arbres et ses bancs. Une de ses places porte même, en buste, le grand homme du caï : Aristide Doucicant.

La forêt, très verte, recte, sur les bords, du moins, de ses routes, humaine, trop humaine. Un petit lac, mi-cau, mi-réseaux, dont les rives s'agrémentent d'arbres en pleine force, aux troncs chatoyants, et dont les eaux se plissent, par bouffées, sous un souffle de vent. Il est à portée, malheureusement, du pied le plus fatigué. Par moment, le long des routes, des échappées sur un paysage de plaines un peu embrumées de chaleur, de longs coteaux ^{dans} ~~des~~ formes tranchées. Et toujours, dans les fonds, des pans de forêt, comme une clôture.

14-16. Jours chauds, survolés d'orages à la dérive qui ne s'arrêtent pas ici. "Veillée" du village le 15. Bal sous une tente dressée, en inconsciente dévotion, à côté de cette église si archaïque, dont le clocher déjeté penche comme une tête méditative. Une musique incertaine insulte la nuit. Coup de lumière sur la vieille grange : seule punette.

17. Le jour se lève dans le tonnerre. Pluies matinales, dans lesquelles les arrière-plans se dissolvent, les arbres des prés s'enveloppant, les saules prenant inconsistance de fumée.

Les vaches continuent à paître. Les bruits tombent.

C'est la première fois que nous passons en France l'anniversaire de notre mariage, en des temps à peine plus rassurants que ceux de l'été 1939. Nos pensées se reportent sans peine à Dunkerque. Tout est si présent! Et nos cœurs, la force si profonde qui nous ment l'un vers l'autre, sont restés si pareils!

19. Je suis allé à Tjeu à travers la chaleur du matin, forte, mais légère à porter. Le long des chemins presque toujours pleins d'ombre. Les vaches, pourtant, commencent à s'assembler déjà sous les chênes à panache. La force de l'été domine encore les digues de bois ou de haies qui, partout, cloisonnent la contrée.

Au loin les premiers bondissements de battance, dont la mélancolie, si forte, avait déjà frappé mon enfance. Le blé meurt, maintenant, sans une prière sur l'air, sans la moindre sanctification. Qui dressé d'Eleusis, comme tu étais grand!

Graham Greene, "The man within", p. 267: "If it were barren of desire and of the need of any action how sweet life would be." Exactement l'idéal bouddhique.

Un livre très vigoureux, d'une concentration classique, qui va loin dans les replis d'une âme et qui abonde, ~~les~~ par suggestion, le problème mystique de l'ouverture d'une âme par le sacrifice d'une ^{volonté} ^{autre} vie, de façon telle que la question paraît toute naturelle. On est frappé, à côté, de la

faiblesse de "The name of action", écrit l'année suivante, marqué en lui-même, avant même la dictature nazie qui le rend ridicule.]

20. Le jour s'est ouvert sous un orage qui, à corps de petites pluies (rien de commun avec les ciels retournés de l'Afrique), occupe toute la matinée. - Paysage de nuages légers vers le soir.

21. Une longue et forte pluie est venue à la fin de la nuit. Puis le jour a été calme jusqu'à un violent orage vers la fin de l'après-midi, où, pour un moment, tout a été voilé. Au tranchant des toits de vrai embrun sont chassés en nappe par les coups de vento et les maisons, encore rapetissées, entrent dans le sol, le dos courbé.

22. Des nuages encore, mais sans menace grave. Ciel retourné l'après-midi dans le bois des bruyères, jusqu'à une maison isolée au bord de la forêt et dans laquelle rien ne semble vivre bien que les fenêtres soient ouvertes. Nous revenons par une avenue où abondent les grands chênes et que traversent des lapins, très prompts, peut-être effrayés par notre pacifique présence.

Cette fuite fait ressentir comme une offense la barrière qui nous empêche de communiquer clairement avec les animaux. Que le monde serait différent (mais sans doute plus douloureux encore) s'il y avait langage d'eux à nous, et de nous aux arbres, à ces personnes contemplatives dont la présence est si forte. La communion de tous les vivants

25. sent-elle assez puissante pour être ressentie de nos races si peu imaginatives, si fermées à ce qui ne touche pas leur chair? Mais quel drame aussi, peut-être impossible à soutenir, que le massacre quotidien des vivants qui se dévorent les uns les autres?

26. - C'est après plusieurs jours un peu incertains, où nous nous sommes contentés de vivre sous le vieux pommier aux branches basses, tout au bout du jardin, en face des prés qui reverdisaient, nous sommes allés, cet après-midi, sur les hauteurs de Pourvey, par un chemin où alternent les grandes haies et les ouvertures sur les collines boisées. Entre deux plis de terrain s'ouvre un val, assez étroit: une mare où s'ébrouent des canards, une grosse ferme et un grand domaine de prés, d'allées, de grands arbres, dont quelques cèdres. Le tout a un air un peu britannique, sauf que la couleur de l'herbe n'a pas la même intensité. Le petit village dont au dessus, avec son église, fermée, que coiffe un mince clocher, penché un peu en arrière, entouré d'un cimetière sans arbres que les grilles et les fausses fleurs rendent hideux. On voit les stèles des cimetières musulmans, sans parler de celles d'Athènes!

Au retour, le long de taillis et de bois, la rue descend sur notre vallée, où les maisons disparaissent dans les haies et les arbres. Peu d'habitants sur les routes. Impression d'une terre riche, qui se cultiverait d'elle-même,

où les maisons resteraient intactes dans l'absence de l'homme, sous un enchantement.

27. - Elle's à Igé ce matin. Vent assez vif. Brume légère sous les arbres des prés, sur les bois. Les grands troupeaux poursuivent en paix ~~avec~~ leurs contemplations silencieuses. De petits nuages passent haut, emportés en cavalcade, seuls vivants sur ce pays endormi.

28. - Nous avons passé une partie de la journée parmi les pins de la forêt. L'odeur, le spectacle du ciel entre les cimes, la course des nuages, c'était autant de rappel des jeux de mon enfance. Mais ici ces pins sont d'une venue merveilleuse, bien plus élevés, presque toujours droits. De l'autre côté de la route, mêlés à la forêt ordinaire, quelques mélèzes, d'une légèreté de parure féminine. Un peu plus haut, aussi, des sentiers qui conduisent à un château banal, mais qui s'ornent de la vraie noblesse de la nature: de hêtres royaux, force élégante sans la contraction dramatique des chênes. Et s'identifier à ces arbres, en reprenant racine dans la vraie et seule vie, dans la paix et that parsoth all understanding."

29. - Les colchiques commencent à suspendre sur l'herbe des chemins leur grâce, leur fragilité, leur mélancolie. Un arbre paraît déjà saisi par l'automne.

30. - Tous ces derniers soirs, lune admirable à son lever, d'une richesse de couleur dont j'avais perdu à peu près le

souvenir, presque sanglante, mais moins lumineuse qu'en Afrique, même dans la nuit avancée.

3 septembre - Hier journée sombre, changement de vent, un peu de pluie. Malade. Dérision d'être à la merci du vent comme une feuille. Mais après tout, que sommes-nous autre chose que des feuilles?

7 septembre - La pluie vint hier, un moment, dans l'après-midi, sur de hautes nuées blanches. Elle s'est installée aujourd'hui, parmi des nuages bas, point très sombres, mais grisâtres, à travers lesquels un reste de lumière passe encore, déjà tout proche de l'automne et de ses éclats blafards. Les pays sans rayonnement ne jubilent pas devant le Seigneur et l'âme ne se sent pas élevée par les voies extérieures. Il ne lui reste qu'à rentrer en elle-même. Elle n'a pas besoin, il est vrai, d'aller plus loin pour rentrer au cœur même des "cachés".

Midi. Des nuages plus bas se glissent sous le ciel, très sombres ou parfois argentés comme des ventres de poissons, selon le fond sur lequel ils se détachent. Par plans successifs, le paysage se voile au passage des averses.

Vers quatre heures, l'après-midi, le ciel est plus stable; il ne pleut plus. L'herbe a déjà souvent réchê. Les bois, les haies, les arbres se rapprochent, durcis, quelques masses très noires, d'autres plus vertes, selon ^{les} essences. Une tension, une oppression pèsent sur la campagne. Des mugissements, par instant, en sondent la profondeur.

8 - Ciel tout obscur, stagnant, dès le matin, où une sorte de brouillard adoucit du moins la forêt. Dans la journée de courtes averses, quand une nuée grise, plus claire, se risque sous les arceaux noirs, très bas. La terre sent déjà la décomposition, l'air est doux et moite. Saveur d'enterrement des automnes européens. Il semble que le dieu mort ne renaîtra jamais.

9 - Un vil brouillard matinal sous lequel on sent le soleil. Les toiles d'araignées dans le jardin sont illuminées de rosée. Très vite le ciel se désolure, tendre, encore frais. Mais bientôt la chaleur s'installe, douce déjà, comme d'arrière-saison.

10 - Matin clair, presque doré au sortir de l'aube. Rien de plus royal qu'une feuille de choux dont tous les replis accrochent une gouttelette et chatoient. De nouveau on peut jouer de la terrasse sous le pommier, des prés, de la compagnie des veaux couchés en rond sous un arbre vers midi, comme au fort de l'été. Peu de vent, et très doux, une halie-ne. Une admiration contenue sort du mouvement même de la vie à cette seconde.

Au soir, ce sont surtout l'orient et le midi qui se teignent, tout au bas du ciel, de rose laque, très vil déjà par endroits. Et l'ouest, bien vite, il ne subsiste qu'une lumière d'eau pâle, légèrement grise, sans l'opaque des mers, même des plus calmes.

12 - Matin couvert, qui succède à une journée brûlante,

comme une sévérité pour nos dernières heures de campagne française.

Mais vers la fin de la matinée les nuages se dissipent très rapidement. L'après-midi est une harmonie et un rayonnement. Nous partons entre les haies profondes, faisant lever un écureuil au bord de la forêt. La Tente-Bernard, dans un creux de terrain, s'amasse comme une corbeille de fruits ensoleillés. Voyage très serein. Encore assez de jour, à Chartres, pour apercevoir le toit patiné, le profil des tours.

75 - Hier et ce matin courses et promenades à travers un Paris vapoureux, chaud mais souriant, à travers ses plus belles perspectives, de Chaillot au Louvre [Exposition de l'Amérique précolombienne : quelques ^{expressions} ~~phrases~~ de sensibilité si saisissantes, à travers un répertoire de formes qui, faute d'habitude, rebutent au premier regard. Un coup d'œil au Musée de la Marine, pour notre fille, visite qui me rappelle des matins analogues dans les combles du Louvre.] Encore que ce ne soit pas vraiment mon Paris, qui s'arrête au Louvre, précisément, je reconnais son charme, sa grandeur unique. Mais je n'éprouve pas le besoin d'y vivre; je m'y sens en voyage. Et sans doute j'ai de plus en plus, en tout lieu, le sentiment de n'être qu'un voyageur, partant content et partant insatisfait; un voyageur qui s'interroge sur sa longue pérégrination, car il ne voit pas encore de terme et il se sent fatigué. Cependant, le long du chemin, ma préférence va toujours aux lieux solitaires et de quelque

~~solitaires~~ sévérité, en même temps que de grande lumière, où je me sens dégagé de la terre, plus proche de l'essentiel, de ce vide absorbant où l'âme s'épanouit d'un seul coup.

25 - Marseille, moment de départ. Les derniers jours de Paris ont passé vite : courses, fatigues, travail à la Bibliothèque que de l'École, la seule partie de la maison où je sois content de me retrouver. J'ai montré le reste à Od., qui reste effrayée de tant de laideur, de cette effrayable misère; il est vrai que la vie y manquait : la jeunesse anime tant de choses! Mais on pourrait, c'est bien vrai, lui faciliter l'épanouissement.

Départ le 19 au soir. Arignon et Villeneuve, fatiguées de mistral; déjà l'automne. Hier, Marseille. Arrivée par une campagne plutôt grise, brusquement ensoleillée à dix, montagnes toujours belles. Ville encombrée et bruyante, où il fait presque froid. Le matin, temps brumeux, presque lyonnais.

- La pluie est venue, implacable, sifflante, pendant le trajet jusqu'à Marignane. Heures d'attente; on apprend bientôt qu'Alger et Bone sont interdites, mais on attend un car problématique pour revenir à Marseille. Quelques avions arrivent dans les averses; on y voit encore sur le terrain quelques uns regarant; ceux de Corse reviennent sans avoir pu passer : passagers verdâtres. D'autres avions sont arrêtés. Vie de l'aéroport curieuse à suivre. Ainsi cette cargaison de soldats et de marins grecs, qui repart vers je ne sais quelle destination, après avoir touché un moment cette terre de

22. ^{l'air}ancêtres. Au hasard d'un journal, j'apprends la mort de
26. ^{l'air}Attente d'une éclaircie qui ne vient pas; pluie, vent froid.
Au soir le départ paraît assuré pour le lendemain.

27. Départ de Marseille dans la nuit. Vent apaisé, des étoiles.
Mais le jour dévoile des bandes de nuages encore. Le vieux Jun-
ker à la peinture entamée, aux taches de rouille autour des
moteurs, n'inspire pas l'enthousiasme.

6h55, ^{vers} la ligne de départ; 7h3 décollage. Ciel gris,
horizon nuageux sur la mer. Soleil tout nouveau du côté des
terres; îles très grises, posées comme des feuilles. Arriver
les hommes; nous marchons sur les routes de leur songe.
Nous faisons un détour vers l'est, pour éviter une zone
nuageuse. - 7h50 nous traversons l'extrémité d'un front
de nuages, ce qui nous vaut quelques plongeurs secs, très
brefs. Le grain reste du côté de l'Espagne. Le soleil demeure
^{visible} à l'est et sa grande traîne sur la mer est une
présence vivante, un encouragement - ce qu'il a dû être
aux premiers navigateurs, si perdus sans lui. - 8h25,
l'horizon s'éclaircit devant nous et, un peu de tous les côtés.
- 9h5, Baléares à l'horizon à babord, front de montagnes
bleutées. 9h15, nous abordons Minorque, dont nous
allons survoler un angle. Mer sans ébat profond, ardoisée
malgré des nappes de soleil. Majorque se révèle à droite,
très enveloppée, haute. Nuages, course un peu rugueuse.
Une ville blanche sous nos pieds, avec tous ses détails
très distincts; nous ne devons guère dépasser 1000 mètres.

Une anse naturelle et un bassin [Ciudadela]. Quelques tentes
rouges, déjà africaines. Minorque dépassée à 9h30. La mer est
plus bleue du côté de Majorque, dont nous restons éloignés;
coups de lumière sur les montagnes. Ensuite, pendant un long
moment, nous filons dans une atmosphère très calme, sans
berger. C'est le moment que je choisis pour contracter un
instant mon estomac; c'est la première fois en l'air; heureu-
sement la crampation se calme tout de suite, sans désastre, et
je me sens ~~beaucoup~~ beaucoup mieux. Je n'ai pu lire de
tout le voyage, car nous nous sommes trouvés séparés en nous
installant et c'est od. qui a les livres. La chaleur, les vibrations
et le bruit, propres à ces appareils, ont accru la tension que
je ressens toujours au dessus de la mer. Notre fille aussi a
été éprouvée, elle qui avait joué tout le temps durant la
traversée précédente. - 10h55, premiers linéaments de la
côte africaine, ~~côte~~ cotonneuse, en longs plissements droits.
Nous suivons la côte de la baie qui fait face à Alger; la
ville se devine seulement, dans la crasse aérienne propre
aux grandes cités. Cesse à 11h25.

- Le fut ensuite une journée à Alger, jusqu'au 28 à
la nuit. Belle vue, du train, sur le ~~port~~ port, où la seule pré-
sence de deux navires éclairés suffit à mettre un air de
fête. Et 32 heures de train jusqu'à Rabat, retrouvée le 30, à
la fin de la nuit.

30 novembre - Travail, fatigue; parfois le découragement
revient. Mais j'arrive, je l'espère, à sacrifier de plus en

24 plus ce qui me reste de souhaits, de besoins, d'amertume. Je n'aurai pas perdu tout à fait ma vie si vraiment, du fond du cœur, j'arrive à tout renoncer. Peut-être est-il bien que les circonstances m'y aident souvent; plus souvent, je l'avoue, que je n'aimerais.

La pluie est enfin venue. J'écoute ses bruits d'eau sur eau. Il passe des rages de vent qui font crisser les vitres. Les volets fermés, un rideau se soulève encore. Lampe, pluie, murmure du premier feu: tant de soirées de l'enfance, à Paris ou à Lyon. Il m'en revient ~~parfois~~ des bouffées, plus souvent qu'autrefois. Signe de vieillissement sans doute. Mais, tout de même, que je puisse revoir ces temps-là sans effroi, c'est sans doute qu'il y a progrès. Il y a dix ans, je n'aurais pas pu les regarder.

24 déc. Au cours d'un rêve, j'entends une musique très sonore. Quelque chose comme le son d'un ribalt chleuh, plus ample, sur un fond d'autres instruments. Je n'ai souvenir que d'une autre audition dans mes rêves, d'un choeur. D'habitude ce sont les images visuelles qui prédominent et, quand je suis intrigué par mon foie, elles prennent forme de paysages peints, mais avec une intensité de couleur et de lumière qui dépasse les possibilités humaines.

- Vers J. P. D., après plus de vingt ans. On laisse une jeune fille brune et mine, assez sèche, et l'on retrouve une femme blondoyante, ~~de~~ solide, mais avec des marques

85 d'incertitude sur le visage, dans laquelle on ne reconnaît rien, sinon quelques expressions de regard. Et sans doute suis-je aussi loin moi-même de mon être d'autrefois, à me demander si je l'ai vraiment vécu.

30 décembre. Je relis les premiers livres des "Mémoires d'Outre Tombe", ceux que je connaissais déjà. Depuis cet hiver de 1916-17 où, en 4^e, Chateaubriand nous fut révélé (et ce fut bien pour moi une révélation, la première atteinte de poésie, beaucoup plus fraîche que tant de vers que j'avais déjà lus) il n'a pas cessé de m'enchanter. Il est miern; je suis à lui. Toute mon adolescence est dans la sienne: les Solphides, les courses solitaires dans les bois, l'impossibilité d'affronter les contacts humains, les voluptés de la mélancolie, le sens de l'éphémère qui préserve de l'esprit de possession. Notre adolescence, mais aussi tant de traits ~~de~~ de notre vie toute entière. Je ne serais jamais sorti de certaines épreuves sans la puissance de vivre dans le songe. Et tant de préoccupations des hommes auxquelles je ne pourrai jamais m'intéresser parce que je sais qu'elles sont creuses. La maya ne nous a jamais trompés tout entier; elle nous a saqués, peut-être, en nous dormant des songes qui délimitent du songe bas dans lequel l'humanité se plaît à dormir.

1948

1^{er} janvier. Je ne me retournerai plus vers les années passées pour en faire le bilan. C'est vanité que de s'alta-

86
cher à la vanité que l'on fait. C'est danger que de songer à ce que l'on aurait pu être. Je ne me tournerai pas non plus vers l'année qui vient. Plus on vit, plus on est persuadé qu'il faut se laisser conduire. C'est l'unique façon de ne pas s'égarer. Ombre, il faut se confier à l'ombre.

27 janvier. Une semaine de maladie, assez légère, qui m'a permis de me reposer un peu et de lire en paix. Je me suis absorbé dans Chateaubriand, avec un plaisir presque partout égal. C'est le retour à la vie normale qui est difficile, au travail que l'on n'a pas envie de reprendre. C'est toujours ce que j'ai éprouvé au sortir des maladies, oasis d'une vie de forçat, où l'on se sent avec joie le droit de ne rien faire.

22 février. J'ai beaucoup travaillé ces dernières semaines. Ce qui ne signifie pas que ma soif de travail soit apaisée. Je n'ai jamais fini. Et j'aperçois tant de chemins, en avançant, que je voudrais prendre aussi, que toute création est un sacrifice perpétuel. Tantôt ~~elle~~ je crée, et parfois avec joie, quand je puis suivre d'un mouvement ma pensée, sans interruption. Ce qui fatigue, c'est de traîner toutes les heures sur quelque objet de bête, qui pourrait ne pas se trouver là. Mais enfin, par moments, j'avance.

6 mars. Voici revenu tout le rayonnement, presque aussi plein qu'en été, ces chants d'oiseaux, cet horizon déjaugé sur la mer, si rare, dans les quels je me sens dispos pour la louange et la bénédiction. D'autant plus libre pour elle

87
que je ne sens plus le besoin de les adresser à une figure. Elles coulent tout simplement de l'âme et la pente de la lumière sait les mener où il faut.

14 mars. Et noter dans mes rêves, au début de cette semaine, le court moment où j'étais un jeune ours brun, obligé de lutter contre un plus fort, dont je sentais les griffes me serrer. C'est la seule fois, pour autant que je me souviens, où je me sois identifié avec un animal.

11 avril. Il y a eu, pour Pâques, des jours très lumineux, de cette lumière pleine, qui déborda sans rien perdre d'elle-même, propre à notre Afrique. Mais à peine si j'ai eu le temps de lever un instant la tête pour m'en débattre. J'ai beaucoup travaillé ces mois passés. Si bien que, sans m'en rendre compte, je vais arriver au moment de partir (si réellement je m'en vais à Paris travailler, ce que j'ai encore peine à croire), non sans angoisse. Jamais nous ne nous sommes quittés longtemps depuis notre mariage. Nous avons besoin de vivre appuyés l'un à l'autre. Et souvent le travail nous empêche presque de nous voir, mais nous savons que nous sommes là. En d'autres temps encore, se quitter pour deux mois, sachant que l'on peut se retrouver à volonté, ne serait rien. Mais dans ces temps de dégel où nos banquises craquent et s'en vont par morceaux, toute séparation est redoutable. Tout intervalle peut devenir presque infranchissable. Nos amitiés vivraient ainsi, dans

88
l'incertitude du retour pour le moindre voyage. Mais ils
avaient, je suppose, une faculté d'espérance ou d'indifférence
que je ne possède pas. Aussi, à voir se réduire le temps, je
prends soudain conscience de cette épreuve nouvelle et son
voisinage l'alourdit de jour en jour.

7^{er} Mai - Déjà au large de l'Espagne. Nous avons contourné
Gibraltar vers 6 heures ce matin; le Rock, très clair dans le
soleil, se dessine en grands plans géométriques, "cubiste".
Mer très belle, pointillée de blanc.

Départ très irréel, presque jusqu'à la fin. Si difficile de
s'imaginer que je ne rentrerai pas à la maison le soir. Puis
le tumulte de la douane qui arrache déjà au monde. Quitter
ainsi les riens, au pied de la passerelle, cela n'a pas l'air ni
Départ presque insensible, dans une très belle lumière. Le
soleil tout rouge absorbé par la mer, sans rayonnement
au dernier moment, sans poids non plus, comme une en-
veloppe vide. A peine de huile. Le Maroc, déjà très gris,
disparaît vite et il ne reste qu'un phare dont les éclipses
paraissent ponctuer un message.

- Quelques navires rencontrés. Mais contemple surtout
le bastion central de la Sierra Nevada, tout encaissé:
un trône de dieux sur un socle de lumière perlée.

Commence à lire St Jean de la Croix. Opposition trop
absolue, à mon gré, de la créature et du Créateur (quoi
que ce soit que l'on entende sous ce mot): danger de fibrose
irréparable (comme dans l'Islam). Et pourquoi un Cré-
ateur aurait-il posé une création si vraiment, fût-ce de

tenir à lui par quelque endroit, elle doit rester dans une son-
te de néant perpétuel?

Dans l'après-midi, de très belles heures aussi, autour du
cap Soller: tous les gris de l'Espagne et toute sa lumière; et
les vieilles tours de garde face aux corsaires.

Soleil tout rouge encore à son coucher, mais il flamboie
jusqu'à son dernier instant. Une lumière tendue en rideau
derrière les nuages, comme les gloires dans les tableaux de
Murillo.

2 Mai - Dès le matin, au ciel plus nébuleux, on reconnaît
que les Baléares sont dépassées. La mer, qui tournait hier,
de plus en plus, du bleu profond à l'indigo, s'est chargée
de gris; opalescente tout au plus sous un soleil contraint.
Plus de terre en vue, moins de bateaux; du vent et du froid.
Sentiment de solitude plus vif. Roulis plus profond, mais
lent, qui porte au sommeil. A la fin de la matinée seule-
ment, on retrouve des montagnes très voilées, encore basses,
sur un horizon barré.

Puis la côte de Barcelone se dégage et on la suit de très
près. Rosee grise de loin, elle s'illumine à mesure qu'on la
longe. Toute la ville se reconnaît au dessus de Montjuich
très distinct; les clochers de la cathédrale (je songe à son
cloître) se mêlent aux cheminées d'usines, si nombreuses
qu'elles sont comme les arbres de ce paysage. C'est la pre-
mière ville d'Espagne que j'ai vue, il y a vingt-deux ans;
découverte d'un monde autre que le mien, mais qui ne me
sentait pas encore. Quand le bateau s'éloigne, des toits

vitres ou métalliques brillent en manière de signaux. De fait, cette terre a beaucoup de signes à m'envoyer.

Jusqu'au soir on ne perd pas la tête de rue; parfois on en distingue les arbres, les rangs des vignobles, les villes, nombreuses, sans nom pourtant pour celui qui passe (et encore plus sans nom ceux qui s'y débattent dans les drames quotidiens). Des orages tombent sur l'arrière-pays en grands effondrements de nués. Quelques grains traînant jusqu'à la mer, qui presse son mouvement, en fleuve. Nous traversons une averse, comme le soleil se couche, sur la frontière, délivrant de l'ombre une île à rochers pointus, dans un effet de contre-jour surnaturel. Un peu avant, quelques sommets neigeux, lointains, se sont découverts un instant. Vent froid qui vient de terre. Un avion s'en va vers le sud, à la rencontre des nuages et de la nuit, très solitaire.

3 Mai - Marseille. Coup de vent violent hier soir, à partir de neuf heures, pour achever la traversée. Arrivée au petit jour, par temps couvert, bientôt effondré en pluie froide. Attente dans un bassin morne. Ciel lyonnais. Vieux port terne et renfermé. Courants presque jusqu'à la nuit.

4 Mai - Un peu moins morne, mais toujours de l'ombre.

5 Mai - Soleil pour quitter Marseille. Derniers regards sur la mer, après lesquels il semble que les liens avec l'Afrique soient définitivement rompus. Journée à Arignon,

dans un cadre où j'avais l'habitude de toujours être avec Odette. J'y retrouve des formes très familières et pourtant je n'arrive pas à y prendre un intérêt véritable, trop peu persuadé de la réalité d'un si rapide passage. Pourtant la beauté de ces lieux ne s'est pas altérée.

6 Mai. Nuit dans un train où il faisait presque froid. Le ciel est de nouveau couvert; par endroits, la pluie vient de tomber. Les approches de Paris sont d'une particulière fraîcheur; certains arbres n'ont encore qu'une verdure enfantine, tendre à l'œil. Il y a des fleurs à quelques mètres, de grandes traînées blanches sur les buissons, des nappes jaunes dans les champs. Arrivée maussade, aux confins de la pluie. Banlieue très belle d'ailleurs dans son genre civilisé. Me voici installé au bord d'un jardin où les merles ~~ne~~^{me} s'arrêtent pas de siffler, comme autour du nôtre. Et c'est ce souvenir sauvage qui, dans ce jour de fatigue, me trouble le plus et me fait sentir soudain tout ce qui me manque, toute celle qui me manque.

7 Mai - j'ai fait hier un tour jusqu'au Parc, beau, peu encombré, même un jour de fête, très aéré, de cette verdure intense des bois nordiques. Malgré un soleil finement nébuleux, ~~il~~^{on} y sentait le froid. Grande paix de "mon" jardin.

Allé à Paris dans l'après-midi: bibliothèque de l'école, boulevard Arago. Ce n'est pas sans mélancolie que je retourne seul dans cette maison. C'est le soir maintenant, le plus dur moment de la journée, où le besoin de la maison se

fait le plus sentir. Il y a une semaine déjà que je l'ai quittée

8 Mai - Courte incursion matinale dans le parc, encore froid à l'ombre. Presque personne en dehors de quelques hommes qui fauchent. Fonds embrumés qui donnent l'illusion de la vraie campagne; mais déjà une chaleur de printemps dans le premier soleil.

Pas encore de nouvelles des miens; c'est un poids.

9 Mai - Matinée au Parc, presque désert. Longue pièce d'eau entre des peupliers un peu minces. Bassin aux Cerfs et cascades, entourés de feuillages encore légers où la lumière joue avec un soleil rare. Très prenant après des années d'Afrique. Voilà ce que j'admets le mieux de l'Europe: les forêts, les eaux, les palais. Il y a eu de la grandeur dans ce continent. Et comment ne pas y repenser ce soir en rentrant du Louvre? Mais, en France, ceux qui détenaient la grandeur n'ont jamais su rater humains ni sages.

11 Mai - Près du Canal ce matin. Vrais bruits, qui étouffent les bruits et mouille les odeurs. Pourtant les oiseaux chantent, très près, sans se taire quand j'approche.

13 Mai - Vrai bruyard, vrai froid. Il fait bon marcher. Les allées sont vides et pleines de présence.

15 Mai - Miel matin, vapeur légère sous les fonds des taillis. Les platanes autour du Bassin aux Cerfs n'ont pas encore leur plein feuillage; une légèreté, qui tient à la fois de la naissance et du début d'automne, anime ce

paysage. Sous ce ciel, on le sent, la vie et la mort ont tôt fait de se toucher.

Aujourd'hui, air touffu, ciel chaud et un peu voilé. Je fais le tour du grand canal, suivi, de place en place, par les bords des carpes jusqu'à la surface. Que peuvent-elles sentir du monde aérien ainsi entravé? Comme si nous pouvions, nous, percer un instant l'atmosphère.

Très peu de vent. Juste une conversation, très basse, des peupliers.

19. Journée ensoleillée, légère, surtout au matin, du type de nos belles journées africaines - mais sans cette dissolution de l'âme dans la lumière.

22 Mai - Froids matinaux, soleil, horizons souvent presque purs. Mais le ciel conserve, à peine visible, un filet nébuleux très élevé.

Qu'il est difficile de séparer deux êtres qui ont pris l'habitude de vivre dans l'intimité du corps et de l'âme! Moments pénibles où, selon le mythe du "Banquet", une moitié cherche l'autre sans l'approcher.

25 Mai - Ciel mûr, après une nuit de pluie. Mains du froid qu'une sensation liquide, opprimente. Le parc est silencieux et demi-nocturne. Les eaux, immobiles, capturent des ombres pour les emporter tout au fond et ne jamais les rendre.

28 Mai - Jours glacés, où l'absence de soleil fait ressentir tout à coup combien étranger je me retrouve dans mon pays. Mais peut-être y étais-je né déjà étranger?

31 Mai. Sangeais. Deux jours de campagne, mêlés au travail
temps peu sûr, mais de belles éclaircies l'après-midi. Soleil
est, plus qu'en bien d'autres endroits, aérien; déjà un peu or-
anique, avec des glaces de lumière d'une finesse peu facile
à préciser. Large vallée, îles et grands arbres plus hauts
que robustes, fleurs dans les prés et une foule d'oiseaux qui
marient les voix les plus différentes dans un ensemble
qui ne cesse d'un côté que pour reprendre d'un autre. Terre
d'histoire. Terre pour "Grandes heures" ducales: châteaux
mesurés, déjà sceurs de beauté à la fin du Moyen Âge, et
semés de fleurs dans les marges.

3 juin. Je retrouve la parure par une brève éclaircie où pas-
sent parfois très piquantes, des gouttes de pluie. Terre toute ni-
re des journées d'averse; corbeaux sur les parterres fauchés,
d'un vent déjà par places éclatant ou refléuri; fort courant
d'eau trouble qui remonte en petites vagues du grand canal
au bassin de l'Octogone. Tout l'appareil presque hivernal de
ces pays dès que le soleil s'en retire. Je comprends mieux tout
le poids de ce climat sur mes nostalgies d'adolescence. Vrai-
ment, partir pour des terres de soleil, c'était un retour.

7 juin. Une démarche me ramène dans mon quartier
natal. Tandis que tout le côté extérieur a changé quand
les fortifications ont disparu, tout le côté "ville" se retrouve
pareil à mon souvenir, sauf l'éclat que l'enfance donne à
tout ce qui l'entoure. Avenue d'Orléans, à l'angle, en face de
l'ancienne porte, ~~existe~~ il y a le même café et des marchands
de fleur et d'huîtres au bord du trottoir. L'ancienne rue d'

Orléans (Joiner de Messey) a toujours, à droite, quand on vient de
l'avenue, la boulangerie chevaline dont l'ouverture, dans mon en-
fance, suscitait tant de commentaires. Un coiffeur est sans doute
celui où l'on m'a mené quelquefois (comme au supplice). De l'autre
côté un vrai pharmacien a remplacé l'herboriste et, tout au
bout, sur la rue Friant, la pâtisserie a changé de côté. L'épicerie
de la rue Friant, dans l'axe de la rue Moret, est toujours là,
comme à l'autre bout, avenue de Châtillon, la boulangerie dont
l'aménagement s'est conservé tout pareil. Je note comment se
disposent, sur ma maison natale, la décoration de la façade:
trois bandes de briques, en hauteur, à partir du premier étage,
puis en longueur, sur toute cette façade, au quatrième étage,
avec des "ornements" émaillés au milieu. À côté, le 17 a été
reconstruit en grand immeuble, mais, en face, les deux petites
maisons à jardin n'ont pas changé, ni, un peu plus loin, la
parillon de bois en retrait. Avenue de Châtillon, derrière
"chez nous", l'ancienne laiterie où l'on élevait les vaches sur
place a été remplacée par un atelier d'amiante et de carot-
choue. Plus loin, il y a toujours Caiffa à l'angle de la rue
Antoine Chantin. Tout près de l'église, à côté du mar-
chand de couleurs, repeint et tout éclatant, le charcutier
qui avait encore son ancienne devanture ^{il y a deux ans} avec une chasse au
sanglier, vient de se transformer.

Je suis retourné rue Delbet (je ne l'avais jamais fait)
jusqu'en dispensaire Furtado Reine où vivait ma grand-
mère (je ne me souviens d'en être revenu une fois à pied avec elle,
jusque chez nous, c'était un voyage). J'avais le souvenir d'un
jardin. Qu'il est petit! Trois arbres derrière les bâtiments, dont

je n'avais aucun ^{image nette} souvenir. Mais je revois encore deux pièces dans l'intérieur: la chambre et son tapis à dessins vert et la cuisine, en bas, où régnait Françoise, dont je ne me rappelle que le nom. Je suis entré aussi à l'église St Pierre, une des rares églises du XIX^e siècle où l'on puisse ne pas reculer d'horreur.

8 juin - Quelle joie: la compagnie d'un écureuil sur l'arbre voisin, qui s'arrête tout en grimpant, pour me regarder, plusieurs fois, et qui traverse l'allée au dessous de moi, d'arbre en arbre.

12 juin - Venue du soleil à travers la brume ce matin, très douce, caressante. Du fond du canal, lumière et feuilles mêlées constituent un paysage dans la tradition de Seurat. De même qu'un peu plus tard les jardins et les maisonnettes de la Grandjeu, les talus de coquelicots ou les parterres des fleuristes offrent à chaque instant, dans le halo resté par endroits très fort, des Fickey ou des Pissaro.

20 juin - Note dans la Bhagavad-Gita ces deux textes qui se complètent: VII, 22 "Pour ceux qui ne savent pas, je ne suis qu'un dieu invisible qui s'est manifesté" et 23 "Ceux qui sacrifient aux dieux vont aux dieux".

25 juin - Brume du matin qui pèse sur l'eau; odeur étouffante du grand bassin. Cette épaisseur des pays humides et stagnants, inconnue du Sud, et son effet sur les hommes?

28 juin - Rien en voyant Bondin et écuail, à la fois sans crainte et sans fraternité; je songeais à l'Eden ainsi qu'à la réconciliation des espèces évoquées par Tsaié. Des animaux

à nous, il est facile de faire cesser la peur (pour certains, de moins, pour les vertébrés les plus proches). Mais quelle communication plus profonde d'eux à nous?

Je songeais aussi, dans le métro, à cette foule pour laquelle la campagne que nous parcourions, cette présence merveilleuse et étrange de la vie sous la mince pellicule d'air respirable et la seule protection des hautes couches atmosphériques contre la brûlure solaire, la vie elle-même dans ses hauts et ses bas, rien en somme ne semble constituer de question - et qui n'en est pas plus heureuse (elle porte au contraire les marques visibles d'une déchéance progressive). Quels sujets de confusion, d'étonnement et d'émerveillement se lèvent à chaque pas autour de nous! Il n'y a qu'à se taire et à contempler.

14 juillet - Précipitation et fatigue de ces derniers jours. Alors, d'attente en attente, ils passent sans couleur et, en quelque sorte, sans vie. L'extraordinaire prolongation d'un temps presque hivernal achève de me retenir dans un état de repliement, un peu somnambulique, où le jour compte surtout par le sommeil qui va suivre. Mais enfin la délivrance approche.

16 juillet. Dernières heures à Sceaux. Rien quelques beaux moments de soleil m'ont permis de retrouver, pour une dernière impression, le sourire de Paris. Ce matin encore une éclaircie sur le parc, avec un léger dialogue des peupliers et un clapotis sur la berge du canal, là où il débouche sur l'Octogone. Beauté de ce grand creux d'eau, quand n'y convergent que les frondaisons et les longues descentes de soleil sous les troncs. Ainsi s'achève cette période si pressée et si longue à la fois, cette séparation dont j'ai

88
souvent souhaité la fin avec plus d'empressement que je n'en avais mis neuf ans auparavant pour aller trouver Odette. Et que nous retournions ainsi l'un vers l'autre, c'est bien signe que la découverte première n'avait pas été vraie, mais que, pas davantage, elle n'a épuisé ce que nos êtres peuvent s'apporter. A la vérité, comment épuiser la nature humaine, si frêle et si menue qu'elle soit?

30 juillet. Le Malzien. - Longue interruption dans ces notes. Le plaisir de ne rien faire, après des mois si chargés, si astreignants. L'emporte sur toute autre considération. Il me fallait retourner à la terre nue et pure. Et elle est ici, certes, toute proche des qualités premières. J'y retrouve, avec plus de largeur dans les paysages, bien des traits comparables à ceux de St Genis l'Argentière, où j'ai passé les meilleurs étés de mon enfance, malgré tous leurs tourments, parce qu'ils étaient libres durant de longues heures. Ici il y a plus de grandeur et des harmonies plus complètes. Nous le parcourons sans arrêt, découvrant chaque fois des aspects nouveaux. Les gorges de la Bruyère surtout nous retiennent, et le plateau qui les domine sur la rive gauche. Dans le plein soleil l'air s'épure et nous épure. Nous nous regardons reprendre vie.

1er août. Pour une courte absence, nous voici de nouveau séparés, Od. et moi. Je repasse par le bois où nous étions hier, et je constate quel singulier pouvoir est la mémoire.

99
Comme elle permet, d'un seul mouvement, à la fois d'évoquer l'irréversible et de le placer à jamais dans la partie consumée de notre vie. Si présent! et passe sans remède. Secours et tourment.

12 août - Jour balayé d'un vent inépuisable, froid comme une eau de montagne. Il me rappelle mes plus beaux moments de vacances enfantines, ceux où j'aimais le plus sortir, pour combattre et acquiescer ce flux. Des nuages accourant en chevaux cabrés, sautant les montagnes, clairs sur le fond plus sombre d'autres nuages moins mobiles, ou, tout au contraire, d'un ton ardoise si profond qu'il ferait presque croire à du noir. Nous étions montés ce matin, sur la route de Montrufet, jusqu'à des bois de pins - certains, menus et accablés de menues blanches; d'autres, plus hauts, à carrure de colonnes, très droits - qui, avec les genêts et les bruyères, achevaient de me rendre, élargi, le cadre de ces temps lointains et pourtant si faciles à rejoindre.

14 août - Matinée encore glacée où de grands bancs de nuages, blancs comme ^{de} neige (en fait, il a neigé hier, pas loin d'ici) dérivent dans une puissance de marée. Nous entrons dans les bois de pins qui dominent la route de St Chély et nous élevons jusqu'au plateau. On sort ainsi des rangs trop pressés d'arbres jeunes que le lichen soûle comme une bête malfaisante, et l'on parvient à une basilique de grands arbres, très aérée, très longue, dont les fûts rougissent à mesure qu'ils s'élèvent et renvoient la

¹⁰⁰
lumière avec une sorte de palpitation. Et partant des nou-
velles étonnantes qui donnent au sol une souplesse de vivant.
Il est difficile de ne point penser qu'il y ait là communica-
tion, vie commune, et de ne point se sentir en dehors d'elle,
du moins dans ce premier contact. Comme nous partons, un
regard de soleil descend un court instant, assez loin de
nous, et le fond s'anime, dans un effet qui serait théâ-
tral s'il se prolongeait, mais qui prend dans le silence du
lieu et le temps du temps, une douceur d'autant plus sen-
sible qu'elle est plus fugitive.

17-21 août — Cinq jours de voyage - ou, pour une part, de
pèlerinage : aux lieux d'origine de ma famille maternelle,
à Murat, où Odette vécut la meilleure partie de son enfan-
ce, à Rodez où elle a enseigné.

Le 17, par la voie ferrée, à travers un paysage de pla-
teau sylvestre, analogue à celui d'ici, nous arrivons au vi-
dus de Zarabit. Je l'avais déjà vu, dans l'autre sens, un mois
auparavant. Ni d'un côté ni de l'autre il ne me laisse une
impression considérable. Ce que l'on aperçoit des gorges de
la Truyère ne dépasse pas en intérêt ce que nous avons
déjà vu dans la région du Malgou. Sans doute faut-il
les considérer d'en bas. Certains paysages de la région de
Clermont, dominés de même, ont une autre largeur. Quel-
ques fines averse.

St Flour, pleine de pittoresque sur sa roche, serait à
voir de plus près. - Château de Faillefont, dans une très
belle position, intact, pour un décor de roman historique.

¹⁰¹
Du reste tout le pays, selon l'intensité de la pluie, évoque
Walter Scott ou Ossian. - Caligat, plateau qui, à chaque
passage, me fait songer au Moyen-Age. Il y voilà plongé
dans les premiers souvenirs maternels, car c'est un nom
qui est resté dans ma mémoire depuis l'enfance, associé, si je
ne confonds pas, à une tante de ma mère. Et voilà d'ailleurs
dans sa plaine, signalée de loin par les ruines d'un châ-
teau sur une montagne avoisinante.

La cousine qui nous y attend, je ne l'ai pas vue depuis
1911 (ou 12 au plus tard). Je me la rappelle sur le seuil de
notre appartement, avec son frère, au moment où ils quit-
taient Paris, en tablier bleu, avec leur tournure de petits
paysans égarés dans la ville, même après plusieurs an-
nées de séjour. Leur aspect convenait peu à mes goûts citi-
dins et je ne comprenais guère quel rapport je pourrais
bien avoir avec eux. Aujourd'hui, je reconnais pourtant
du premier coup ce regard d'un bleu froid, cette sécheres-
se commune, avec du plus ou du moins, à toute la famille,
faute de trop de lucidité pour comporter beaucoup d'ama-
nisme parce qu'elle voit promptement tout l'extérieur, sans al-
ler jamais beaucoup plus avant.

En un clin d'œil nous arrivons au Pont du Vernet, dont
le nom a retenti dans tant de propos recueillis par mes
oreilles d'enfant, sans correspondre, jus qu'à aujourd'hui
à une réalité. En fait, j'étais passé de l'autre côté de l'é-
troite vallée, par le train, le mois dernier, mais sans le sa-
voir. Voilà donc la maison de famille, au bord de la route,

qu'elle surveille du premier étage par des fenêtres exposées aux deux faces de l'angle. Un pré devant; jusqu'à l'Éthelagnon, et des pentes herbeuses, tout de suite très droites, qui montent de plus en plus jusqu'à une cime plus herbe que borisée, barrière devant la lumière. C'est le caractère du pays d'être ainsi étreint le long de la rivière et écrasé entre les pentes contraires. Il trempe dans la l'humidité, la boue (il tombe plusieurs averses vives, mélangées de soleil) et le fumier. L'eau, par suite des pluies, est assez bourbeuse; rivière noire, entre les arbres, d'un style commun à toute la région. Un pont, redécrivit lui aussi de boue et de fumier, fait communiquer deux groupes de maisons; des chèvres y passent. Pourtant un arc-en-ciel jette son arche sur cette vallée, un pied dans la rivière, si léger, si pur, une émanation divine. La soirée s'assombrit au retour; des nues très noires roulent des montagnes et s'ouvrent.

Nous arrivons à Murat comme l'averse finit, encore assez tôt pour faire un premier tour dans la ville. Grand air, cette ville noire aux toits de pierre, enfoncée sur ses pentes comme une partie du roc primitif. Malgré la proximité des champs, c'est une cité. Une cité avoigée, que pressent des cimes armées de sapins; on y doit respirer de naissance un esprit boridonal. Nous remontons la rue où a vécu Odette. Voici sa maison. Je sais combien il est étrange de revoir, possédés par d'autres, les lieux auxquels on s'était identifié, que l'on hanté en-

core en pensée, tels qu'ils étaient et qu'ils ne peuvent plus être. Confrontation de soi avec un autre soi, si présent et si étranger. Mais déjà Od. retrouve des témoins de passe; comme si, par miracles, les années allaient s'ouvrir. Nous passons aussi par son école; pauvre cour très noire, bâtiment délabré; aucune commodité scolaire, sans parler de beauté!

Le 18, par un ciel éclairci, nous montons au rocher de Bonnerie, par les hauts quartiers de la ville. Chaque maison signale sa vie par sa respiration de fumée, plus ou moins pressée, mais qui donne, au soleil, une haleine bleue, lumineuse. Par des prés très verts on gagne le sommet, d'où la vue gagne des cimes successives, jusqu'au Plomb, par-dessus les hérissements martiaux des sapins. C'est très près de la ville, je suis presque sûr de reconnaître les crêtes rases, en lame, que nous avions survolées assez bas; il y a deux ans, en allant de Paris à Perpignan, et que le soleil rendait alors si merveilleuses. Il se découvrait à notre gauche une petite ville fumeuse qui devait être Murat elle-même.

La journée se passe presque toute entière dans la ville, à évoquer des figures dont beaucoup, par suite de la rafle allemande de 1944, sont aujourd'hui chargées de tragédie. Vers le soir nous montons à Oredon, à travers prés, sous un ciel assombri qui rend plus noire la pierre de l'église, plus écrasé et plus malpropre encore le village. Quel cloaque devraient être les bourgades des

19. C'est sous une pluie rapace, qui déploie de grands corps d'ailes sur les forêts, que nous traversons les montagnes. Le spectacle de ces pentes brusques, de ces vallées étagées où jaillissent des fils d'eau écumeuse, prend une profondeur que ne lui donnerait, je pense, aucune belle journée. On retourne à la forêt primitive, étrangère à l'homme, antérieure à cet homme qui pourrait aussi bien n'être pas encore venu. Courts moments d'ailleurs, car la descente sur la vallée de la Cère, malgré quelques beaux rochers, n'offre plus rien que de normal.

Séjour noir à Aurillac, ville noire et laide, à rues noires en dehors d'un centre sans grâce. On s'étonne d'y trouver cette église du Sacré-Cœur, toute récente, lourde, mais qui marque un effort intéressant pour renouveler l'art religieux, avec son chemin de croix traité en frise continue et ses grandes peintures murales, inspirées des "primitifs" et acceptables dans la mesure même où elles restent dans leur tradition.

20. Nous partons de bonne heure pour Rodez, sous un ciel assez dégagé. Les premières campagnes traversées n'ont pas grande originalité, mais à mesure que l'on monte, les bryères se multiplient sur les talus, les premiers châtaigniers apparaissent, des hêtres de belle venue bordent la route. Par endroits, de vastes aperçus s'ouvrent sur de grands plis de terrain, bleutés, que les cimes du

105
Cantal, très éclairées, dominant de fort haut. En avant, des vues comparables se dégagent, mais la brume blanche des brouillards remplit les vallées, bien plus bas, souvent illuminée par en dessous d'un coup de soleil qui leur arrache un chant imprévu. La descente sur Entraygues est longue et très sinueuse. Nous arrivons juste au dessous de la brume qui commence à s'élever, comme si nous allions rouler sur son toit. Nous en traversons plusieurs fois les lisières soulevées par le vent. La petite ville elle-même se fait attendre longtemps et se découvre par surprise, presque sous les roues du car, dans une rue perpendiculaire digne d'un avion (mais de se sentir rattaché au sol modifié du tout au tout la sensation). On passe la Truyère sur le vieux pont et l'on remonte longuement les gorges du Lot. Mal placée dans un nouveau car, face à l'arrière, je vois surtout le paysage tourbillonner dans les virages contradictoires. J'aperçois pourtant des flots troubles, des ruines de châteaux sur des pitons, des rochers dans le même style que ceux de la Truyère. A partir d'Estaing, je reprends un contact moins fuyant avec les réalités. Nous passons à Loyalion, où, déjà, s'élèvent des monuments taillés dans la pierre rose de Rodez. Petite cité qui conserve des ruelles rustiques et abrite des chars à boeufs. On grimpe au dessus; on s'achemine sur des plateaux qui vent se desdouchant, pour donner enfin, avec des affleurements de rochers gris clairs et une herbe maigre, un aspect méridional, de causses ou de garigue.

Et puis, de loin, la cathédrale se révèle, au sommet de sa ville, seule beauté dans ces campagnes banales, mais d'une puissance suffisante pour tout éclairer.

Pluie intermittente qui ne nous empêche pas de parcourir la cité. D'abord la maison où Od. a habité plusieurs années, si provinciale, au fond de son jardin, avec son escalier tout usé; malheureusement, nous ne pouvons pas voir l'intérieur. Puis le lycée, assez minable avec ses peintures effritées, sa cour étroite, la classe très sombre où Od. a enseigné et que les araignées occupent largement en temps de vacances; on y voit encore une affiche et des images qu'elle y fit mettre et qui ont pris un air d'abandon comme sur des murs de rués. Des inscriptions latines encore gravées au dessus des portes, de vastes couloirs blancs, la haute chapelle à carreau d'église, redisent encore la présence des jésuites et, grâce à elle, un certain air espagnol de misère sur fond de noblesse surprend à peine dans ce terroir à l'accent âpre, qui tient déjà du Sud.

La cathédrale, à l'intérieur, ne déçoit pas; les styles y sont mêlés avec harmonie; elle mériterait des visites répétées. Mais ce sont surtout ses aspects extérieurs qui frappent la mémoire, à la fois par la qualité de la pierre locale, couleur de rose sèche, et par la variété qui résulte des symétries brisées.

21. Retour par Sévres au Château. Il faut remonter au delà, vers le Nord, pour retrouver les montagnes, les pins, les rivières rocheuses. Au dessus de Marvejols, une mon-

tagne dénudée, en cinnier, a de la grandeur. Puis l'on retrouve le paysage de plateaux et de grands bois qui nous est devenu si familier, et c'est tout de suite l'arrivée.

1er Septembre. Je note un rêve impressionnant que j'ai fait cette nuit vers 3 heures. Dans une série de songes peu caractéristiques et que j'ai oubliés, l'interrompant comme s'il s'y glissait d'ailleurs, m'est apparu sur un fond neutre, comme d'un mur, mon camarade Lavailles (fusillé par les Allemands), vêtu de bleu comme il l'était toujours à l'école, avec l'aspect de ce temps-là, sauf, au milieu du front, une cicatrice en forme d'étoile, et des yeux ternis et renversés de cadavres. Le déroulement des images s'arrêta un instant; j'étais surpris, même en continuant de dormir. Je lui demandai: «C'est toi, Jean?» (jamais je ne l'ai appelé par son prénom, ni été bien intime avec lui). Il ne répondit que par une expression de physionomie. Je lui demandai ensuite: «C'est bien là-bas?» (choisissant ce mot après une hésitation, ayant pensé à dire quelque chose comme "dans l'autre monde", mais ayant craint de le choquer, de lui rappeler qu'il était mort). Il me dit à voix très basse et très simple: «Oui, c'est bien.» Je lui demandai encore: «Il y a ce qu'il faut pour travailler? des livres, du papier?» - «Oui, il y a des livres.» - «Tu continues à travailler?» - «Un peu.» Il ajouta, ou son expression dit: «Je n'en ai pas bien envie.» Et comme il me semblait qu'il n'arrivait pas à dire complètement ce qu'il pensait, j'ajoutai, pour aller au devant: «On ne voit pas les choses comme ici, n'est-ce pas?»

pas? et il me répondit, toujours sur le même ton imperceptible: «C'est cela.» Et ce moment, la pensée de son sort, de son œuvre interrompue m'envalait de façon plus consciente et il me sembla que j'allais pleurer, ce qui me réveilla. (Je me suis répété plusieurs fois le dialogue tout de suite, pour me le rappeler aussi exactement que possible.)

Du 9 au 11 septembre - Voyage au Bui, par une courte période de temps très beau, vraiment encore estival. Paysage de forêts claires, de pins uniquement, tant que l'on reste sur le versant lozérien; les mousses épongent, du sol, la lumière. On n'imagine guère ici, du moins à des heures particulières, le glissement de la Bête (Mais, de son temps, les forêts étaient-elles composées des mêmes essences?) Il faut un effort à peine moindre, quand on arrive aux ruines de Saulhac (d'ailleurs en grande partie relevées), pour imaginer dans ce paysage, aujourd'hui si riant, les escarmouches du maquis et la floraison des parachutages.

Vient ensuite Saugues, au milieu d'une ample vallée, cultivée, plus banale. Mais la grandeur reprend l'horizon lorsque, pour descendre sur Monistrol, la route plonge dans les gorges de l'Arce. Les vallées que décrit le car permettent mal d'apprécier le caractère de cette vallée, extrêmement resserrée au point où on la franchit. Rien de verdure, sombre de roches. Elle porte, dans de grandes courbes en arc, l'empreinte des griffes volcaniques. Un Dragon de la Terre, penserait la vieille

Chine, s'est débattu là. Si Monistrol même n'était défigurée par son usine électrique, ce serait un beau lieu de la France, avec ses heurtoirs de cimes, ses rochers entaillés au glaive, parfois presque tranchés de leur montagne, et le mouvement précipité de l'Albier, un peu borboreux des pluies récentes. On redescend sur le Bui par des plateaux peu ondulés, moins frappants, qui ne laissent plus apparaître la ville qu'au moment où on la surplombe.

Deux longues visites à la cathédrale. Sauf en quelques parties comme le porche du For et la coupole centrale, elle offre plus d'intérêt pour l'étude que de charme ou de bouleversante beauté. Il est difficile de définir ce qui lui manque pour être une très grande œuvre: une façade meilleure, plus jaillie, et, à l'intérieur, une aisance qui ne fait pas défaut à d'autres monuments romans. Peut-être trop une œuvre de volonté. Le quartier qui l'entoure, avec ses pentes obscures, ses escaliers, ses tournants brusques dignes de Tès, évoque en même temps, et de plus près, les collines de Lyon. La race elle-même, avec sa laideur sérireuse, fait penser encore aux bords du Rhône. La cathédrale traduit quelque chose de cette application sans sourire. Son cloître au contraire atteint à la perfection; c'est à propos de lui que l'on peut le mieux parler de Cordoue. Encore qu'il n'y ait, en réalité, aucune impression commune. Ici se confirme l'habituelle supériorité de l'art conventuel, orienté vers la vie intérieure, sur l'art religieux séculier, tournée, malgré tout, vers le grand public.

Dieux vaudrait pouvoir supprimer du champ visuel

La Vierge rouge dont on a coiffé le rocher. Son barbouillage va à l'encontre de toute la tradition iconographique.

Saint Michel au contraire est ici, avec le cloître, ce qui donne le mieux l'impression de la réussite. Quand la lumière n'en accuse pas le relief et que l'église s'enlève sur le ciel en simple silhouette, tout juste assez matérielle pour ne point paraître illusion, l'esprit reste aussi en suspens entre ciel et terre. Le clocher, en particulier, s'échappe du roc dans un mouvement d'ascension naturel dans sa surmonture. Le petit sanctuaire, si simple, son portail qui atteint à l'élégance avec des moyens si sobres, ne sont pas trop abîmés par l'inconscience des fautes. On aimerait restituer cette aîme à la pure méditation.

19 septembre - Passe' hier toute une journée en plein bois, comme nous l'avions fait à la fin d'août, dans un plus grand isolement encore, car, pendant plusieurs heures, nous n'avons pas vu un seul signe de vie humaine. Jour très doux, ciel encore plein de lumière, qui ne se marque d'automne qu'à la fin de la journée, déjà plus vaporeuse.

Dans cette suite de bois (déjà signalée, à la date du 1^{er} août) où, à une très haute nef, architecturale et religieuse, succède un taillis de jeunes pins envahis de lichens très clairs, en vrai givre, je retrouve en partie les émotions de mon enfance: l'attrait de la découverte, qui m'empêchait de m'arrêter; la vénération (alors un peu craintive) que je ne ressens tout à fait que dans les pays

sages sans habitations, sans présences humaines, et que je ne pouvais trouver, en France, que dans les bois. Si j'y traînais parfois, en rêve, ces "sylphides" de l'adolescence pour lesquelles Chateaubriand est toujours resté cher à mon cœur, il m'arrivait de les oublier - et là beaucoup mieux qu'ailleurs. La forêt est sans doute ce qui ne rattrache le plus aux pays nordiques: celles de la Méditerranée, pour la plupart trop claires (et que, d'ailleurs, je n'ai pas eu beaucoup le loisir de fréquenter) n'avaient pas le même enroulement.

Nous sommes arrivés enfin vers des espaces plus ouverts, où les arbres se détachent davantage sur une herbe fine et serrée, mêlée à la mousse. De l'eau affleure. Une très petite grenouille, plus pareille à une pierre taillée, par son poli et sa perfection, qu'à un animal des bois, prend vie et saute à notre approche, sans effroi. Et il existe, au bord du taillis, une merveilleuse cite de fourmis qui retiennent l'esprit comme la vie: si humaine, avec ses routes frayées, ses espaces dégarnis d'herbe tout autour, son affairément; si étrangère, quand, suivant la démarche de ses habitants, on croit les voir si incohérents dans leurs travaux, si incantés dans leurs mouvements collectifs. Autant de problèmes que pour l'univers: tant d'ordre - et de désordre; d'ingéniosité - et de gaspillage.

Grande sérénité des belles journées d'automne (ou même d'hiver), plus qu'au fort de l'été. Pourquoi?

112 12 septembre. - Dernière promenade, au plein de l'après-midi, sur la hauteur qui domine le Malgou, par la grande croix jusqu'au tournant supérieur de la route de St. Chély, par laquelle nous redescendons. Soleil épanoui, mais un grand fond de fraîcheur. Je ressens, malgré l'habitude des émigrations, un peu de cette détresse que je connaissais chaque année, dans mon enfance, au moment de rentrer en ville - surtout à Lyon! Pour la première fois, depuis les monts du Lyonnais, j'ai trouvé une campagne française qui m'agré. Les pins, ces hauteurs, leur vent me sont parents - comme l'aurait été le Massif. Atlas si j'avais eu la liberté de m'y promener.

23 septembre. Départ matinal. La gelée blanche met sur les pentes une image d'hiver, le soleil une dernière amitié. Les paysages familiers se découvrent un instant, puis reculent derrière pour continuer à vivre dans la mémoire, plus frais peut-être qu'ils ne se maintiendront sur les lieux. Descente d'un étage de terrain à un autre étage: les monts basés, les causses à moitié sèches, des gorges encore (en particulier, au dessous de Séverac). Le train m'en finit puis d'arriver au dessus d'une plaine, d'y descendre en lacets, puis de recommencer sur une autre. Parfois de belles crêtes calcaires, découpées, mais auxquelles, dans leur sécheresse, il manque encore un degré supérieur de décoration pour rassembler à l'Espagne. Enfin les vignes, les campagnes sans cœur de

Bezières.

113 De là à Toulouse, dans une fin d'après-midi moite, rien de marquant (autant que j'en juge à travers ma torpeur), sinon, en une minute imprévue, la cité de l'arcadonne baignée de couchant rouge, fabuleuse, flottante - un mirage.

30 septembre. Vendredi - Trois journées à Toulouse, dans la chaleur retrouvée, qui pèse. Je découvre l'architecture de briques de la région, qui a permis des effets de grandeur nue assez flatteuse pour le goût moderne. Saint Sernin: équilibre et puissance; plus satisfaisant peut-être pour l'âme religieuse que certain ogival trop chargé et trop menu. Musées: de bonnes choses, sans éclat, mais solides. Aime particulièrement sur un vase grec cette tête de cheval d'une liberté de jet extrême-orientale. Cloître des Augustins, beaucoup de grâce, sans toutefois la perfection du Jug, si rare. Le lycée, quelques hôtels "renaissance": réductions un peu épuisées.

Bau. Première vision des montagnes, légères et montantes, autour de Carbes. On les perd pour les retrouver près de Lourdes. Site réservé par nature à quelque repli secret, mais que profane la plus mélodante des églises, galvanisée d'or comme un Suisse. A Bau, le lycée avec sa chaire pompeuse au ~~milieu~~ mur du réfectoire, son parc que le soir bléuit, ses yeux toits élanés et ses classes profondes comme des puits. Les Pyrénées au matin, à peine constantes; le château, prometteur d'harmonies que

111
La présence humaine ne permet pas de recueillir; ses an-
goisses et le frisson du Gave. Mais cite' sans style, pour des
oiseils sans goût.

Enfin, en face d'une Espagne trop verte, mais que le
soir et les nues assombrissent assez souvent pour lui res-
tituer de la grandeur. D'heure en heure, avec la lumière,
mer et montagne changent de visage. Beaux regards sinis-
tres ce matin: tout le nord, toute la brutalité des flots,
l'obstination du mouvement sans assises. Et maintenant
plein soleil sur une mer pleine.

Fin de journée très pure, en face de Fontarabie et
des montagnes de l'intérieur; autour de leur sommet des
nuages reposent, qui se lèvent ensuite, laissent triom-
pher, au loin, à gauche, un pic très clair, plus près une
dent sombre. Derrière la presqu'île, effusion dernière d'un
soleil pour nous caché. D'Espagne, un son de cloche,
très clair; seul témoignage sur ce monde encore clos,
à travers lequel, demain nous allons passer.

1er octobre. Encore une journée pacifique, très lumi-
neuse, qui allume dans chaque ligne de vagues un
feu vert très doux.

L'église en plein soleil, après l'avoir entrevue à
la nuit fermante; simple, de lignes harmonieuses. Il
rare une église moderne qui invite vraiment à la prière.

- Entrée nocturne en Espagne; l'habituelle confusion
des gares frontalières; pas de "frankisme" offensant.

2 octobre. Au sortir d'une nuit glacée, un reflet du levant
sur l'ouest permet de reconnaître les flèches de Burgos. Puis
de la campagne encore nocturne sortent, voilés, les premiers
peupliers; pressés, dressés, âmes d'un purgatoire. Lentement
les lignes se dégagent: les collines grises qui chatoient sous
la prime lumière, les espaces interminables de la vieille
Castille: chaumes et parfois, perdus sur cette mer, des
montons qui s'en vont à la pâture, les uns blancs, les autres
noirs.

8 h 1/2. Arrêt à Valladolid, dont on ne découvre que de
pauvres quartiers. Quelques bois de pins, ramassés en boules.
Et de nouveau les plaines à ble, les chaumes, les montons.

Une heure après, c'est Medina del Campo. Déjà de l'
Afrique dans le nom, comme un premier salut. Mais le châ-
teau d'Isabelle, dont je n'avais pas gardé un net souvenir,
est une œuvre de pur Occident; beau, sous sa cuirasse mili-
taire, et ses cyprès, en sentinelles d'éternité.

Vers onze heures, Avila, ses murailles aux tours régu-
lières, toujours claires, qui ont vu passer Teresa tout enfant,
ses églises qui pointent de toute part.

C'est ensuite la majestueuse montée dans la Sierra de
Guadarrama, dans le chaos des granits roulés, entre des
pins rares et des ruines que l'on relève. Du roc, du soleil,
un vent sec. Un instant de pause devant l'Erccorial, plus
clair que dans ma mémoire, épais, de loin, plutôt que sévère,
gâté par la ville moderne qui foisonne au premier plan,

116
exposé d'un grand solitaire que l'on aurait dû maintenir dans la solitude.

Rapide descente. Et certains tourments se découvrent plus loin que la falaise de Madrid, des abîmes de plaines jaunes plongées dans la brume de chaleur. Mais la vie se resserre sur la capitale: voici la cité universitaire, presque reconstruite, avec ses grandes masses rouges et blanches, dans cet aspect de chantier planté en plein "bled" qu'on lui avait connu déjà si longtemps. Des quartiers hideux que l'on traverse en n'a que peu de vues sur le ~~vieux~~ cœur de la ville. Il n'y a plus trace de batailles, en tout cas. Attente sous le hall de la gare d'Attocha, déjà si souvent j'ai séjourné.

L'après-midi s'achève dans les plaines vagues, si nues en cette saison qu'on les prendrait pour des déserts, qu'animent seulement au bord des rivières des végétations d'oasis. Au Cerro de los Angeles, encore des échafaudages de reconstruction. Aranzuez intact, trois soldats armés, casqués à l'allemande se promènent à la gare. Un pont routier est encore rompu dans le voisinage. De nombreux hangars démolis à Alcazar de San Juan. Mais le soleil déclinant fait vibrer de lumière tous les labours; il y a des terres rouges qui se teignent de sang vif, fluide: un feu mystique. Une puissance se dégage de la terre qui efface les ~~différents~~ discordes humaines.

3 octobre - Réveil aux abords de Ronda. Je retrouve

avec joie cette Sierra si souvent traversée, ses crêtes ¹¹⁷ruisselantes, de pur rocher, les torrents où brillent encore des lauriers roses, puis les premières touffes de doun. Et les villages andalous, où le blanc éclatant ~~des murailles~~ de la chaux se mêle aux façades peintes; les populations qui se pressent pour voir.

Le ciel est assez sombre du côté de la mer. Gibraltar apparaît en vraie colonne du ciel, d'un bleu avec les nuages qu'il soutient. Les abords d'Algeiras, très brûlés, n'ont plus de grâce. Le port est balayé de tourbillons poussiéreux qui sentent l'Afrique. Soleil un peu blafard et très chaud.

Pourtant, malgré une certaine brêle et un fort roulis, la traversée s'effectue sans dommage. Mais les côtes, très voilées, ne sont pas visibles d'un bord à l'autre, ce qui ôte beaucoup de son charme au passage. On voit d'abord le littoral espagnol de près, avec ses récifs, qui se montrent en nombre, très nets. On s'en éloigne progressivement, mais on voit encore bien Larifa, très blanche, avec son phare. L'Afrique ne se découvre, en gris, que d'assez près. Tanger, malgré ses façades claires, n'est bien visible qu'à l'approche définitive. Une mouette ne quitte pas le tillage du navire. Mais pas un seul marouin, ni ces poissons volants que je n'ai jamais vu qu'en été; il me semble.

Encore les grands espaces presque vides de la zone espagnole. Les villages montrent, de plus en plus, des toiles à la place des chaumes. Coucher de soleil sur l'Océan, à Arila.

118 La nuit et enfin, sans surprise cette fois, la maison retrouvée, dont je m'étonne, à la réflexion, qu'elle ne m'ait pas ~~manqué~~ manqué davantage, alors que je ne l'avais jamais quittée si longtemps.

24 octobre. Je suis revenu depuis quinze jours dans la lycée où j'arrivais ~~et~~ il y a vingt et un ans. J'y rencontre d'abord des fantômes; ~~ceux~~ tant d'enfants que j'ai élevés et qui sont morts, et puis, à peine moins douloureux, tant d'autres que j'ai connus ~~et~~ dans l'innocence et la beauté et qui doivent être maintenant, quelque part, je ne sais où, des hommes lourds, laids, tout revêtus de pétrifications. Je ne reconnais plus personne. Et moi-même suis-je le même? Non certes, sinon je ne y me promènerais pas avec autant d'indifférence parmi le vol de jeunes filles qui se pressent dans ma classe. Je n'aurais pas été fait pour les affronter. Peut-être même les aurais-je détestées. Ces temps ont passé. Bien des vies ont passé. J'ai plus de passé en moi que d'avenir. Ou bien je n'ai ni passé ni avenir et je cherche ~~à~~ à traverser le présent vers le haut. Il vaut mieux que de regretter.

2 novembre. Rien après-midi, par un très beau temps, nous sommes allés à Salé, par le pont de bateau, tout nouveau, que l'on a posé et etc. Qu'il manquait donc, quand j'habitais encore à Paris et que de peines il m'aurait coûtées! Il y avait bien une lumière très fine, pleine

119 de gris naérés de béciers, sur la Cour, sur les Oudaïa, à donner envie de peindre - cette envie que je ne puis me mettre à présent à satisfaire. Nous sommes allés jusqu'à mon vieux quartier. La nouvelle école change complètement la place Bab eloein; les vieux faux-poiriers ont été enlevés et il n'y a que de jeunes plants qui ne seront de vrais arbres que dans de longues années. La première porte de mon ancienne maison était ouverte, montrant, à gauche et à droite les deux entrées, du patio et de la cuisine. Il semblait ~~qu'il~~ qu'il n'y eût qu'à pousser. Comme si ma vie avait continué là-bas tout en se poursuivant ailleurs. Il y a aussi des lieux où je renouvrais facilement avec tout l'entourage, où j'oublierais très vite que je l'ai quitté. Et justement, au retour, voir le marabout Fouad, à peine plus vieux qu'il y a vingt ans, pour me signifier que je suis encore du pays.

24 décembre - Juste au lendemain de la conférence où j'essayais de préciser tant bien que mal ce qui me sépare du christianisme et aussi ce que j'en retiens, où je suggèrais la nécessité d'un christianisme non paulinien, je suis surpris de rencontrer dans l'esprit d'août dernier, que je n'avais encore pu lire, les pages de Bendisheff réécrites après sa mort. Essai de réponse très originale à ce besoin, réponse qui a ce mérite supplémentaire d'émaner d'un tempérament différent du nôtre.

Musages courbés; pluies en forêt. Vent. Passage du

120
vent, j'en trouvais effaré, par hardes qui se bousculent.

1949

6 Mars - Le travail, et la maladie, et le travail encore.
Et puis j'ai pu voir que j'ai vu. Si seulement j'ai
pourrais être sûr de donner un peu de cette vie à mes élè-
ves? Agréables dans l'ensemble, pleins et pleines de bon-
ne volonté, attentifs, semble-t-il, à certaines choses sérieu-
ses qu'il m'arrive de leur dire. Mais qu'en passe-t-il? qu'en
prennent-ils?

Les premiers bourgeons de la glycine se forment et les
oiseaux commencent à prendre leur chant de printemps.
Mais à peine puis-je contempler autrement que d'impatience
furtive, par dessus mon travail.

3 avril - En lisant Berdiaeff ("Essai de métaphysique
eschatologique"). Il tient à montrer que Dieu peut être à
la fois "l'universel le plus élevé" et une "personne."

Et-t-on tout dit sur la personne? N'en fait-on pas trop
dans le courant personnaliste contemporain une réalité
"achevée", alors qu'elle me paraît être largement un idéal
de la conscience? Qui est pleinement une personne? Satan
peut-être et c'est pourquoi il incarne la malédiction. Car
on ne peut faire que la personne ne soit séparation, et
donc péché - la péché; il n'y en a sans doute pas d'autre.

Et il est certain qu'il faut défendre cet idéal de la
personne contre les tyrannies et les idolâtries, car il

121
prend une valeur dans la mesure, précisément, où il n'est
poussé à passer au-dessous du réel vulgaire, à briser les
croûtes sous lesquelles nous nous débattons. Mais il ne faut
pas, pour notre progrès intérieur, le prendre pour une
valeur de finitude. Il y a un point où l'homme est
assez avancé pour que l'idéal de la "personne" ne lui soit
plus un secours, mais un embarras. L'émancipation des-
sinière, c'est de laisser sa personne.

En revenant à l'affirmation bouddhique : dire que le
moi existe, dire que le moi n'existe pas, deux affirmations
erronées. Mais toutes deux inévitables à certains moments
de ~~par~~ la pensée.

Et si l'intuition fondamentale, à retrouver, est ~~celle~~ au
delà de Dieu, ~~alors~~ il y a encore moins de chance qu'
elle nous mette en face d'une personne - ce qui ne veut
pas dire qu'elle ne nous fasse pas rejoindre une présence
et, en quelque sens supérieur, une vie.

Personnes: un Créateur, un Logos, ~~mais~~ peut-être -
et d'ailleurs sans rien qui se limite à notre sens du mot
"personne." Mais il s'agit de retrouver l'au-delà de toutes
les grandes figures traditionnelles. Ce n'est plus ~~des~~
d'images que nous avons besoin, même nobles, mais de
cet Atôme primordial pour lequel il n'y a ni nom ni pen-
sée - et que nous savons là pourtant, communiquant avec
le fond de notre abîme d'homme.

6 avril - Insuffisance cruellement humaine de telles formules: "L'être est néant tant qu'on ne le conçoit point sous les espèces du Logos qu'il EST en tant qu'il est soi et conscient. Il est existant; il existe au contraire, aussitôt que le Logos le fait existant comme soi, comme contact de soi dans et par la conscience." « Le Verbe est l'être créant. » (L. P. Malverne, "La condition de l'être et la mission du Logos", R. M. et M. janv. 49) De fait la conscience humaine, tournée vers le concept, est une intarissable bavarde et elle ne connaît que ce qu'elle parle. Preuve qu'il faut seulement la retourner, la face à la nuit, et la faire taire. C'est alors que finit peut-être la métaphysique mais que commence la connaissance muette, la seule - qui ne se parlera jamais.

17 avril - Jour de Pâques. Si symboliquement puissante que soit la Résurrection, j'avoue que je ne peux plus concevoir aucune émotion particulière de cette résurrection - ni même liée à une rédemption. Comment me rachèterais-je, comment racheter tout le monde vivant - s'il est besoin d'un rachat - autrement que par ma souffrance et mon effort? Ou si la faute dépasse le rachat par l'effort humain, alors elle dépasse aussi la responsabilité humaine; je n'ai pas besoin d'en être lavé; elle ne colle pas à moi.

Mais comme tout cela importe de moins en moins, et qu'il est temps de faire éclater les problèmes et les réponses! Si j'ai un reproche à me faire, c'est d'avoir

reculé, ces dernières années, devant ma part à prendre dans la subversion de nos édifices mentaux. Sentiment de mon impuissance à tout accomplir? Incubation lente? Ou désir de paix? Mais avons-nous droit à la paix? Pourrons-nous la tenir autrement que par instante entrée des luttes? Ou plutôt: ne faut-il pas, au besoin, selon la vérité du Mahayana, sacrifier sa paix à la délivrance des autres? Il est difficile de savoir ce qu'il en est et ce qu'il faut faire.

19-23 avril - Quelques jours de repos, bien gagnés, à Marrakech, où je n'étais pas revenu depuis 1936 et que ne connaissent pas encore les miens.

Départ le mardi 19, sous un de ces ciels étouffés, moites, qui closent si souvent notre littoral. Advancés à l'infini sur les plaines verdoyantes, à mesure surtout que l'air blanc dépassé, on s'élève sur les plateaux. Beaucoup de champs en réalité, où la croissance a été longtemps retardée par le manque de pluie, sont clarifiés et de tiges courtes. Mais à quelque distance l'œil n'aperçoit que les lumières plus pâles ou plus vives qui font, ici, toute la vie de la couleur. Aux premières hauteurs, un ensemble de pans rocheux, tabulaires, presque roses, très débentiques. Puis on passe ~~assez~~ très peu au dessous de l'Oum en Oelria, qui coule à pleins flots, très bleus sous ce ciel d'après-midi avancé. La nuit vient sur la plaine, avant les Djebel et l'on entre dans la palmeraie sans rien apercevoir. La ville, autour de la gare, semble n'ouvrir que des avenues

¹²⁸
vides, où pointent de temps en temps les regards antédiluviens
des monstres automobiles.

Nous nous réveillons tout à côté de la ville marocaine, en
face de palmiers, sous un ciel à demi nuageux. ~~Et~~ Très vite,
une fois entrés dans ~~l'enceinte~~ l'enceinte, nous saisissons
brusquement, à un tournant, la Koutoubia qui s'élève -
point assez haut, ce matin-là, sous une lumière de favo-
rable. On fouille le terrain auprès d'elle, ce qui ne contribue
pas, pour l'instant, à donner un premier plan favorable.
Nous parcourons les souqs, un peu éteints dans la gri-
saille du jour et l'activité restreinte du matin. L'habi-
tude m'empêche d'y retrouver ~~le~~ l'étrangeté, l'impres-
sion de me perdre dans un autre monde, qui m'y atten-
dait en décembre 1928. Il est de fait aussi que les étoffes,
les cuirs, perdent en originalité et tournent au vulgaire
ou tout au moins au banal. Stré, au retour, sur la
Jemâa del Fna, près d'un charmeur de serpent trop
moderne pour entretenir l'illusion; puis au parc Lyau-
ty, sur les troncs de palmiers abattus qui servent de
banc. Oiseaux, oiseaux de tous ~~les~~ côtés. Les merles ne
cessent de chanter, comme dans la palmeraie, près de
l'hôtel, où, de très bonne heure, ils inaugurent la jour-
née.

Cette après-midi du mercredi, nous l'achèverons sur la
Jemâa del Fna, parmi les spectacles populaires, où
dominent, de très haut, d'un côté une troupe de Gensons,

¹²⁹
ribotes, déjà couverts parfois de barbes blanchissantes, sou-
levés par cette fougue noire que rien n'égalé, et, par ailleurs,
une troupe du Sous, dans le bon style de ceux que j'ai tant
fréquentés autrefois. Rien n'a évolué, ni dans le costume, ni
dans les chants. Le Bab n'ibab est un grand nègre, lui
aussi, majestueux, qui conduit le spectacle avec autorité.
Revenant de moi-même ! Je reverrais tout ce passé d'une
vie extra-terrestre, ce serait à peine différent.

Le jeudi 21, le jour se montre tout chargé d'un poids
de nuages, un peu trauri. Visite des tombeaux saadiens,
auxquels ce temps convient à merveille : recueillement,
ors atténués qui palpitent dans les fonds, sèches, ~~et~~
en reflets d'étoffes, lumières étouffées, griseurs qui sou-
pirent, des bricardelles muettes plangent jusqu'au sol
dans la cour étroite. Nous poursuivons jusqu'à l'Éque-
lab, par la grande rue de la Kasbah, détrempée des
averses nocturnes. Les cours du méchouar ~~se~~ sont plus
solitaires que jamais sous le ciel devenu très noir ; elles
ont la majesté d'un Orient eschumé où l'on sait que des
despotes très puissants ont régné mais ne reviendront
plus, à moins que leur âme condamnée ne soit ce tour-
billon de poussière ou cet oiseau. Nous nous arrêtons au
seuil du jardin, par crainte de la pluie. Cypress d'ombre,
renforcée par l'ombre du ciel, merveilleux, dressés pour
accueillir à leur descente des apparitions divines. Arrêt

126
au détour devant Oub Agouadou, dont le bleu d'aïen miroite
froïdement.

Froid, nuée. Nous parcourons, l'après-midi, la tlamouma,
d'un décor souvent trop cinématographique. Sa grandeur
n'était-elle pas, ce matin, sur les copaces désolés.

Vendredi 22. Les orages aidant, le ciel se soulève pour
une demi-journée. Nous avons la surprise ~~des~~ de l'Atlas
enfui dévoilé, là présent, sous nos fenêtres; neiges, neiges.
Tout s'illumine. La Montoubré vibre de lumière et chante.
Et Dar Si Said, beauté des patios que les oiseaux et la
lumière seuls possèdent. Je garderais toujours au centre
de mon être la paix des demeures marocaines ouvertes
sur le ciel, seulement - rien que le ciel. J'ai vu le ciel
jusqu'à n'en plus connaître la soif. - Encore le parc,
palmiers et bambous.

Encore une station, l'après-midi, sur la place, mais
la crainte de l'orage, repars, nous emène aux spectacles
plus tôt que nous n'aurions voulu. Admirables pyrami-
des d'oranges, dont l'éclat culmine sous l'ombre des
mages.

Enfin, le samedi matin, nous repartons - trop tôt -
il pleut sur la palmeraie. Puis le soleil revient sur les
Djebilet et la plaine. D'innocentes architectures de mages
présent sur les sommets. Après l'Oum el Rebba, toute
boueuse, la pluie reprend aux abords de Casablanca.

L'œil contemplatif ne se lassera point des ~~seules~~ mur-
ailles de Marrakech, qui sont de lumière autant que

de simple argile.

127
22 mai - En lisant les lettres de L. E. Lawrence: il écrit le 23
juillet 1908 de Lussy. Les Forges. C'est le premier été où nous
y passons les vacances. Il avait dix-huit ans; j'allais en
avoir cinq. Le cygiste anglais ~~de passage~~ a-t-il croisé l'enfant?
Certainement il est passé sur la route d'Avallon, devant notre
porte. Nous allions vers des destins bien différents, sans
savoir l'un et l'autre ce que serait un jour pour nous le
monde arabe, l'Orient, qui ~~était~~ ^{restait} pour l'un et pour
l'autre ~~la~~ celui des Croisades. ~~Mais~~ ^{Parmi} mes contemporains,
~~celui~~ ^{celui} que j'aurais le plus désiré rencontrer, j'ai dormi sous le
même ciel que lui; une nuit, quand nous "naviguions" en-
core ni l'un ni l'autre, faute d'avoir ~~trouvé~~ ^{trouvé} notre vraie
vie. Cette nuit commune m'enlève, comme si dans son
secret son influx était passé de lui à moi, qui m'ai-
orienté. Lui dira ce qui passe dans les nuits et les mystères
des rencontres? A moi d'être né au jour de Saint-Augustin,
prédestination africaine.

14 juin. Il semble que tout serait ou s'il était possi-
ble d'être présent une fraction d'instant, d'une présence
titulaire et ici, dans le temps, et plus loin, par toutes ses fen-
êtres, en dessous et en dessus (Car si à l'échelle microphy-
sique il est des ~~pas~~ ^{pas} particules qui n'affleurent au temps
quelques, de façon continue, n'avons-nous pas, nous aussi,
à l'échelle du non-phérique, des s'échappées au dessus du
même temps?) Nous n'arrivons pas à cette présence. Nous
ne sommes même jamais tout entiers présents à nous-

128
même. Peut-être nous ne pouvons pas. Peut-être nous ne pou-
vons plus. Sans doute nous ne méritons pas. Ou encore,
cette présence totale, est-ce la mort?

14 juillet. Dix ans, qui tiennent dans les pages de ce
carnet, se sont achevés aujourd'hui depuis l'instant où
Od. et moi nous sommes liés pour la vie.

Je revais bien des instants de cette journée: notre
sortie du matin jusqu'au bout de la jetée, sous un soleil
naqué; l'après-midi, dans son studio qui fut détruit
l'an d'après par une bombe: nous écoutions des disques
(que nous avons toujours) et l'un d'eux (une mélodie de
R. Hahn sur un rondau de Ch. d'Orléans, "Je me
rends à votre merci") m'avait ^{trouble} ~~trouvé~~, non par sa qualité,
mais parce qu'il semblait marquer l'aboutissement
du combat obscur qui se livrait en moi depuis un an.

On ne le saisit pas pleinement dans mes notes de ce
temps-là. La vie solitaire, dans l'état lucide, n'en était
plus supportable: j'étais encore trop plongé dans le
monde, trop pressé par les impulsions d'un corps au-
quel je ne voulais pas céder. Il fallait ou entrer dans
une vie vraiment monacale (dans un couvent bouddhis-
te de Ceylan, j'y ai pensé), mais c'était un choix terri-
ble, car si je me trompais sur mes propres forces, je
ne pourrais pas ensuite, ~~noté s'élancer, mais dans~~
retourner à

129
la vie normale; faute de moyens d'existence indépendants
- ou sortir de cette solitude, dans la mesure où je le puis,
par le mariage, mais c'était là aussi une responsabilité
très lourde, car je n'étais pas sûr non plus d'y résister.
J'étais venu en France sans savoir où pencherait mon
destin, mais ~~encore~~ plutôt disposé à rester dans l'expecta-
tative encore quelque temps.

Au retour de notre promenade du soir sur la digue,
j'ai eu intérieurement le choc qui s'imposait. J'ai rare-
ment eu davantage l'impression d'une pression invisible,
étrangère à mon être, inexplicable, que dans ces mo-
ments où si pressés que plusieurs heures se sont conien-
trées là dans l'impression d'un instant.

29 août. Étais tout entier occupé au travail, pour
essayer d'en finir avec cette Odyssée qui me prend,
depuis dix ans surtout, le meilleur de mon temps
et certains jours, de mon souffle.

J'aurais voulu pouvoir noter ici, mieux que je
ne l'avais fait en ce temps, les souvenirs d'il y a
dix ans, tant ceux d'un amour qui, pour s'être
mieux "assis", n'en a pas diminué (rien au contraire,
certains jours il me semble que je commence seule-
ment à le connaître), que ceux du début de la guerre.

¹³⁸
Que de détails il aurait fallu pouvoir saisir, ne fût-ce que pour les historiens à venir, auxquels il manquera souvent, j'en suis sûr, cette histoire des hommes moyens qui ne laisse pas de trace. Mais comment retrouver exactement celui des foules? Le mien même, à la fois si déchiré par ce départ immédiat et si lourd de pressentiments pour le monde. Il y avait encore des gens qui voulaient croire à la paix!

J'étais rassuré, dès ce matin du 29 août, pour car j'avais su que j'allais retourner à Rabat, à ce service de l'O.L.R. où j'avais passé la moitié de mon temps de soldat, mais avec lequel j'avais perdu contact depuis que le cmdt. Leforestier avait quitté le Maroc. Je savais que je serais de retour dans l'après-midi, près d'Odette sans qu'elle le sache, et c'était cette ignorance qui me rendait encore plus impatient. Pourrais-je la retrouver le jour même? C'est ce qui me préoccupait, plus que l'avenir lointain dont il était inutile de vouloir percer l'ombre.

J'y fus le soir même, à la tombée de la nuit, où j'arrivai dans une voiture de place prise au Marché, chargée d'un équipement militaire qui, pour la plus

¹³⁹
grande partie, n'eût jamais à bouger de chez nous jusqu'à la démobilisation. Singulière guerre que celle-là, dans la guerre encore plus étrange!

Que de forces balayées dans les années qui suivirent. Et nous, toujours là. Pourquoi? À peine sait-on comment, et l'on voudrait demander pourquoi?

Air.

Rabat - Tanger. 1h 1/2 } 1945.
Tanger - Rabat 2h 1/2 }

Rabat - Oran 2h 3/4. }
Oran - Alger 2h. } 1946.
Alger - Marseille 3h.
Paris - Perpignan 3h 55
Perpignan - Oran. 4h 20 }

Alger - Marseille. 2h 45. } 1947
Marseille - Alger. 4h 22. }

